

Pièges **mortels**



Fash-infos Bibliothèque 4

Tous les textes sont © les auteurs. Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

<i>ANYWHERE</i> (SERENA GENTILHOMME)	3
BIZARRE, BIZARRE (SERGIO GAUT VEL HARTMAN)	16
L'ENFANT DANS L'ARMOIRE (JOSE VICENTE ORTUÑO)	18
EN TETE A TETE AVEC HARRY (ALAIN EMERY)	20
ENTRE FEMMES (SERENA GENTILHOMME)	23
FAITES VOS JEUX (PIERRE JEAN BROUILLAUD).....	26
JARDIN SECRET (EMMANUELLE URIEN)	29
KATIA (JEAN-PIERRE PLANQUE AVEC ANAËL VERDIER).....	34
LOUP-GAROU (TANYA TYNJÄLÄ)	37
MAUVAIS SOUVENIRS (ALAIN EMERY)	38
NABAB (ALAIN EMERY)	41
JE SUIS LE SPECTRE DE TON CORPS NOIR (JEAN-PIERRE PLANQUE).....	43
<i>VIESPE</i> (FERMIN MORENO GONZALEZ)	44
BIOGRAPHIE DES AUTEURS.....	47

Anywhere

(Serena Gentilhomme)

Pour Natasha Beaulieu

Si seulement je savais où je suis. Ou qui je suis. Je sors d'un rêve, où il n'y avait que des moiteurs et un mot : *Anywhere*. N'importe où. Une averse de grêlons, aussi gros que des cailloux, vient de m'y arracher. Étouffement. Grêle qui s'acharne. Autant me rendormir.

Mais je n'y arrive pas. Coincé dans une obscurité sentant la pisse et le vomi. Sans pouvoir bouger d'un millimètre. Sans repères, ni lumière, ni son. Si, quand même : au-dessus de moi, des chocs sourds. Des tonnerres amortis ? Orage qui s'éloigne après la giboulée ? Piétinement ? Palpitation ?

Si seulement je pouvais me lever, ouvrir une fenêtre : où que je me trouve, il doit bien y avoir une fenêtre, une porte, une échappée quelconque, comme il y en a partout, n'est-ce pas ?

Mon corps entier crampé dans l'effort. Vague de sueurs froides. Inhalation puante. Ça y est : finalement, je vois qui je suis.

o

Trente-cinq ans, enlisé chez Télécom, en banlieue parisienne et dans un mariage qui n'a pas attendu la septième année pour être en crise.

Mais on n'aurait pu faire autrement que nous marier, ma femme et moi : nos familles se connaissent depuis toujours et mon beau-père m'a pistonné chez Télécom, où il connaît quelqu'un qui a su bien s'occuper de ma femme, mieux qu'un oncle, en son temps.

Il faut dire que je passais pour un assez bon parti, du genre intellectuel : après mon bac, faute de savoir que faire, j'ai passé deux ans dans une Faculté de Lettres, le temps d'un DEUG partiellement obtenu avec des modules optionnels en Anglais Langue vivante, en pure perte.

Après notre lune de miel chez mes beaux-parents, dans la maison familiale de Noirmoutier – où l'on se fait chier à mort, en toute circonstance – ma femme a dit, sur un ton péremptoire, que je devais reprendre mes études universitaires, afin de compléter mon DEUG et, éventuellement, m'inscrire en licence, vu que ça pouvait m'aider chez Télécom.

J'ai répondu que pas question. Après quoi, je me suis tu, la bouche pleine de whisky-coca, ma boisson préférée, qui m'avait donné le courage de répondre ainsi. Depuis, ma femme a honte de moi. Elle me le signifie par tous les moyens. Elle me traite de tous les noms. Elle me compare à mon patron, qui a toutes les qualités, lui. Avec des yeux bleus en prime. Certains soirs, quand elle hurle trop fort les comparaisons qui tuent, je la quitte. Étalée sur le lit, râlant à cellulite déployée, elle ne m'entend pas sortir.

o

En bas de chez moi, les rues sont toujours désertes. Double rangée de tours : verre et béton. Aussi gris que l'état normal de mon ciel. Après une virée jusqu'aux jardins publics, où des mômes chialent en bas des toboggans, je regagne toujours le domicile conjugal, malgré les infinis désaccords qui empoisonnent mon ménage.

Par exemple, moi, je passerais mon temps libre devant la télé, à regarder des documentaires sur la vie secrète des bêtes rares. Ou alors, devant mon ordinateur, à naviguer sur le Ouèbe, où, chaque jour, je découvre de plus en plus de sites qui me font fantasmer : un, surtout, peut-être parce que j'ai toutes les peines du monde à m'y connecter. Ce type de voyage me suffit à moi, simple facteur, à kilométrage limité.

Pas à ma femme. Elle n'est jamais allée nulle part, sauf à Noirmoutier, mais elle estime qu'il faudrait qu'on fasse, chaque année, un pays différent, histoire de nous égarer à mon patron et à mes collègues qui ont fait, eux, des tas de pays, pour en arriver invariablement à la conclusion que c'est pauvre et sale, sans croissants ni steak-frites dignes de ce nom, malgré les efforts du Club Med qui limite les dégâts. Car des dangers terribles guettent les voyageurs.

Prenons les bouteilles de boissons pas décapsulées devant vous : au mieux, vous attrapez la *tourista*, au pire, vous disparaissiez, pour cause de drogue mêlée aux consommations et par enterrement prématuré pur et simple. Sans fleurs, ni couronnes.

Pour couronner le tout, il n'y a pas de saisons, dans tous ces pays : juste de la pluie tout le temps, aussi chaude que la pisse qu'on peut attraper faute de sida, et dans la meilleure des hypothèses.

On parle toujours de ces choses-là, lors des soirées chez mon patron, avant que mes grands voyageurs de collègues n'exhibent leurs souvenirs numériquement téléchargés ou transférés sur DVD : le gagnant est celui qui possède le caméscope dernier modèle, à dix, même vingt fois moins cher que chez nous.

La dernière séance fut particulièrement humiliante. On m'a posé des questions concernant mes voyages sur le Ouèbe. D'abord, j'y ai répondu de mon mieux, à savoir par le silence, la bouche pleine de whisky-coca. Ensuite, comme on insistait, j'ai fini par demander quel était l'intérêt d'une virée dans des pays pauvres, sales et sans saisons, où il pleut à chaude pisse, avec du sida, de la chiasse et des boissons droguées qui risquent de vous faire engloutir n'importe où. Dans ces conditions, autant naviguer sur le Ouèbe ou observer, à la télé, les bêtes rares, dont la vie secrète est toujours instructive. Sinon, c'est un voyage en pure perte, ai-je dit. Je me suis aperçu que je parlais dans un immense vide. Tout le monde regardait ailleurs. Mon patron, lui, m'a adressé un clin d'œil bleu. Il m'a dit que pas de panique, les voyages forment la jeunesse, le tout c'est de choisir un voyage organisé par le Club, de rester groupé et de surveiller le décapsulage. Quant au sida et au reste...

Ma femme a dit qu'il était temps qu'on rentre. On a pris congé dans l'immense vide créé par mes mots.

Dès que la porte du patron s'est fermée derrière nous, j'ai entendu des clameurs étouffées qui se sont amplifiées tout au long des instants où nous attendions l'ascenseur, qui n'en finissait pas d'arriver, sans oser nous regarder, ma femme et moi.

Le lendemain, elle m'a annoncé qu'on allait absolument faire la Thaïlande, avec escapade de trois jours deux nuits à Bangkok, 600 euros tout compris, en compagnie de mon patron qui se dévouerait pour organiser le tout : c'était ça, ou le divorce. Pour une fois, ça tombait bien.

o

C'est que j'en avais marre, de ne pas me pouvoir me connecter sur ce site au centre de Patpong, le quartier chaud de Bangkok, si mythique et si infiniment long à télécharger : malgré mes efforts, je n'ai jamais obtenu qu'un demi-écran noir estafilé de zébrures platine, au-dessous de caractères tout tarabiscotés, rouges et or, *Come and enjoy forbidden pleasures*, qu'enterre, la plupart du temps, un encart implacable. Mémoire saturée. Quand il n'y a pas saturation, ma femme me réclame pour le dîner. Ou pour rien du tout. Juste pour dire que je passe trop de temps devant mon ordinateur et que ça devient une drogue et une destruction pour les ménages, comme elle l'a lu dans le dernier Marie-Hilaire. Dans ces conditions, j'ai accepté de voir Bangkok. Et imaginé un bon plan...

o

Ça y est : je crois savoir où je suis.
Bangkok, 600 Euros, à faire absolument, tout compris.
Ça me revient, en même temps qu'un flot de bile dans ma gorge.
Whisky-coca 2 : le retour.
Plus le mot de mon rêve, toujours.
Anywhere.
Merde, qu'est-ce que c'est dur de respirer, à Bangkok.

o

Si mes souvenirs sont bons, mon plan a foiré dès le début.

On venait de s'installer au quinzième étage de l'Oriental, hôtel mythique : chaque chambre dispose d'un bidet à jet rotatif, d'un téléphone près de la cuvette WC et de tout ce qu'il faut pour le repassage. En bas, dans le hall, on a même tourné Emmanuelle, une œuvre de référence, devant laquelle je me suis branlé à des âges différents, en cachette de celle qui était d'abord ma fiancée désignée, puis ma femme qui, une fois, a accepté de me branler devant *Emmanuelle*, puisque Marie-Hilaire certifiait que des trucs comme ça pimentent le mariage et qu'on venait de se marier.

Ce fut moins bon que quand je suis tout seul.

Mais moins lamentable qu'à deux.

Ce qui, l'un dans l'autre, peut donner un assez bon souvenir.

Je comptais sur ça, dans mon plan qui ne me semblait plus si bon, il faut que je l'avoue, une fois sur place, mais j'y suis allé quand même, histoire de me prouver que, de temps en temps, j'ai de la suite dans les idées. Pour faciliter mon passage à l'acte, j'ai profité du fait que ma femme, en soutien-gorge et culotte de cheval, était en train de repasser nos tenues de soirée pour qu'on ait l'air présentable lors de l'incessant cocktail de bienvenue. En vitesse et en cachette, faisant confiance à mon estomac pour qu'il mixe le tout en bon barman, j'ai personnellement décapsulé et avalé deux bouteilles de coca, deux mini-bouteilles de whisky du mini bar, passé un

bermuda fleuri spécial évasion et annoncé à ma femme qu'on s'éclaterait à Bangkok, grâce à mes connaissances sur le Ouèbe, dans le genre *Emmanuelle*, tu vois ce que je veux dire, chérie.

Grand vide et chuintement du fer sur le tissu.

Au bout de nombreux instants, j'ai dit plus ou moins la même chose, y rajoutant un clin d'œil.

Pas bleu, vu que mes yeux sont marronnasses.

Mais l'intention y était, grâce au mélange qui donne du courage : bon barman, mon estomac.

Cramponnée, toute rouge, à son repassage, ma femme se taisait.

J'ai répété ma proposition, tout bas, en pure perte.

Sans lever les yeux du faux pli qu'il ne fallait surtout pas faire prendre à son chemisier, ma femme a répondu que pas question de cochonnetés : comme on ne disposait que de trois jours, on ferait du shopping en bas de l'hôtel, un endroit sérieux où l'on vendait de faux Lacoste, de faux Cartier, de faux Gucci et surtout des faux Sony et Konika pour en mettre plein la vue à moindre prix avec des reportages numériques sur DVD, puisque c'est bien ça, l'intérêt d'une escapade à Bangkok tout compris et c'était bien ce que mon patron avait dit en présence de mes beaux-parents et que j'aurais entendu, si je ne m'étais pas soûlé au whisky-coca, comme le nullard raté que j'étais, toujours à se doper au cybersex, ce *brise-ménages du nouveau millénaire*, selon un dossier spécial Marie-Hilaire.

Je l'ai écoutée, distrait, sous décalage horaire.

Un miroir gigantesque me renvoyait mon image en bermuda, chaussettes, mocassins et veste du costume croisé en tweed que je porte, normalement, les jours fériés et dont je venais de quitter le pantalon.

Finalement, je me suis rendu compte que ma femme râlait ses reproches.

Elle me signifiait mon insignifiance.

Elle désapprouvait mon immaturité sexuelle, alors que mon patron, lui, etc...

Elle a fini par s'écrouler sur le lit, assourdie par ses pleurs désordonnés.

Elle ne m'a même pas entendu sortir.

La routine, quoi.

o

J'ai vu Bangkok.

o

Double rangée de tours : verre et béton.

Plus gris que ces nuages de bout du monde.

Je me suis d'abord senti chez moi, mais ce n'était pas le cas.

Pas moyen de revenir en arrière, poussé à vau-l'eau au milieu d'une houle de moteurs, de bicyclettes, d'odeurs, de mômes pas du tout chialant au bas d'un toboggan, mais sautillant, tout sourire, ça me foutait les boules, et malins, avec ça : ils avaient tout de suite compris ma nationalité et chantaient Alouette, gentille alouette, réclamant des sous et des stylos. J'avais les un et les autres, mais va les retrouver, dans la poche intérieure de ma veste. Je me suis mis à fouiller, en vain, j'étouffais, pas comme en cet instant mais presque, décidément ma veste de tweed était trop chaude pour Bangkok, d'ailleurs mon patron me l'avait signalé, l'automne

chez ces gens-là c'est pas comme chez nous, pas de saisons chez eux, si c'est pas malheureux, bref, j'allais me faire encore engueuler par bobonne et impossible de regagner l'hôtel pour y rester groupé face aux dangers du tourisme, en avant toute, une cohue de touristes par-ci, une autre de mômes friands de stylos par-là, des bicycles, des tricycles moteur pétaradant aigu, des limousines klaxonnant grave, avec du monde impassible dedans, se frayant un chemin à l'intérieur d'une foule amassée autour d'étalages, où l'on vendait de faux Lacoste, de faux Cartier, de faux Gucci, alors que tout partout clignotaient de gigantesques enseignes Sony et Konika, en toc, bien sûr, qui représentent l'unique intérêt d'une escapade à Bangkok, seuls les nullards l'ignorent, plus des simili-Mac en vrac et des Canon bidon, en rangées serrées, sans issue, ni échappée.

o

Si.
Une trouée, sur ma gauche, entre deux Benetton/imitation, comme l'annonçait, honnêtement, le vendeur.
Je m'y suis engouffré.
Un fleuve coulait, sans bruit, au bout d'une rue déserte.
De gris, le ciel était devenu tout noir.
Aussi noir que les eaux sur lesquelles.
Dansait.
Ha.

o

Putain, j'ai de plus en plus de mal à respirer.
Et pas encore la moindre idée d'où je suis.
L'Oriental ?
Pas de fenêtres ou de clim', alors, dans cet endroit mythique à la con ?
Et la puanteur -ma puanteur ?- plus épaisse que le silence.
Je me racle la gorge.
Y' a quelqu'un ?
Apparemment, non.
Pour peu, je regretterais ma femme.
Et mon patron aussi, tout compte fait.
Si seulement je pouvais bouger le petit doigt.
J'essaie -rien à faire.
Par contre, ma mémoire déterre des souvenirs en bribes.

o

Un bateau tout tarabiscoté, rouge et or.
On aurait dit que les eaux le berçaient.
J'ai avancé jusqu'à lui.
Au fond, sur une banquette, j'ai aperçu une forme ramassée, qui aurait pu être une personne, aussi bien que du cordage.
Comme je me croyais seul, j'ai osé parler tout haut, en anglais.
Je me revois très bien, demandant où ce bateau menait.
— *Anywhere.*

o

Ses mèches blond-platine zébraient l'obscurité.

Un instant, j'ai eu peur que cette vision de rêve ne soit coupée pour cause de mémoire saturée ou de menaces conjugales.

Mais non.

J'avais enfin droit à une image plein écran, même qu'elle le crevait.

Jamais rien vu de plus sensationnel que cette personne, toute blonde, toute menue, sanglée dans du cuir noir : si j'étais un romancier de talent, dans le genre de ceux qu'on trouve, parfois, dans les gares, j'écrirais que ses yeux étaient des lasers verts balayant les poisseuses ténèbres de Bangkok.

Crinière en bataille, allure féline.

L'ennui, c'était que je ne pouvais décider si cette créature était un homme ou une femme, avec son visage qui changeait tout le temps au gré des angles et des ombres.

Mes derniers mots anglais survivant dans ma tête m'ont permis de demander comment on pouvait revenir là où j'étais.

— *Anyhow.*

Je dois avoir répondu *Do you speak french*, après quoi j'ai ajouté, en français et sans plus de salive en bouche, que ce bateau devait coûter la peau des fesses.

o

— Inquiétez-vous pas, Monsieur. *Anywhere* est le nom de ma boîte. *Fun noir*. Pour nos clients, le trajet est gratuit, ce bateau étant notre navette. Vous y serez rendu vite.

Ce n'était pas très clair, mais tout à fait tentant.

Ensuite, j'étais dans le bateau, un verre de quelque chose à la main.

— Notre liqueur douce maison, un breuvage garanti sans alcool.

J'ai avalé sans trop réfléchir à ce problème de décapsulage en direct, un peu par politesse, un peu parce que j'étais trop occupé à me demander si je devais dire Madame, Mademoiselle ou Monsieur à cette personne, dont la voix aussi était bizarre : une petite musique tantôt aiguë, tantôt grave, qu'on aurait dit un ascenseur en perdition.

J'ai dit à la personne qu'elle ne devait pas être locale et pas française non plus, avec ses cheveux, ses yeux, ses paroles et son accent.

— Je suis d'origine américaine, mais mes employées sont des Thaïs authentiques. Je me ferai un plaisir de vous présenter ma favorite, Mademoiselle Theda : une esclave exquise.

— Son tarif ?

J'ai oublié le montant de l'esclave, mais pas le moment où j'ai sorti mon portefeuille bourré de dollars US : en prévision de mon plan, j'avais vidé mon compte courant et tout reconverti.

J'ai aussi montré ma carte de crédit, au cas où.

— Ce sera amplement suffisant, Monsieur.

— Vous parlez drôlement bien le français, pour quelqu'un d'américain : je voudrais, moi, causer l'anglais aussi bien, sauf que je n'ai pas souvent l'occasion de le pratiquer.

J'ai dit ça avec une intention de compliment.

On m'a répondu par un sourire en coin.

Mon verre s'est rempli à nouveau de ce breuvage, autrement dit liqueur douce, que mon guide versait d'un thermos. Un instant, j'ai voulu poser une question quant au décapsulage, mais je me suis rassuré, pensant qu'un thermos américain ne devait contenir aucun danger.

En plus, ce breuvage de liqueur douce ressemblait à du whisky-coca.

Ça m'a encouragé à en accepter un troisième verre.

Ensuite un quatrième, mais juste un doigt.

Les amarres ont dû être larguées.

Je me suis retrouvé vautré dans quelque chose de soyeux, moelleux.

Jamais été si à l'aise.

J'ai fermé les yeux.

Et eu le tort de les rouvrir.

o

Ce que j'ai vu m'a glacé le sang et continue de me le glacer, ici, maintenant, malgré cette chaleur de plus en plus insupportable, alors que je suis en train de faire des progrès : je commence à pouvoir bouger les doigts.

Ils s'enfoncent dans quelque chose de soyeux, moelleux.

Serais-je donc toujours dans ce bateau ?

Non.

Là, au moins, il y avait de l'air.

Des bouffées de vent pluvieux pesant des tonnes.

Chevelure de mon guide brutalement balayée vers l'arrière.

o

J'ai vu.

o

J'ai vu une horreur que ma mémoire n'arrive plus à déterrer.

Dans ma tête, cet éclair de vision interceptée l'espace d'une moiteur est comme ces images sur le Ouèbe qui se présentent à vous en rectangles ou pointillés, sans se donner la peine de se définir, pour cause de mémoire saturée.

Heurt du bateau sur un ponton quelconque.

Entre cette vision oubliée et l'arrivée, j'ai dû rouler sous la banquette.

Me relevant, ma tête a cogné contre quelque chose de lisse, de dur.

Côté droit, ma main a heurté une surface pareille.

Moment de panique absolue.

Je me suis dit que je faisais d'ores et déjà partie des touristes pas groupés voués à la suppression pure et simple, sans fleurs ni couronnes, mais, par bonheur, côté gauche, mes doigts se sont enfoncés dans une crinière platine.

Double laser étincelant au travers.

Accroupi, mon guide me tendait la main, pour m'aider à me relever.

J'y suis arrivé tout seul.

Titubation.

Vertige.

Impact d'immenses lettres tarabiscotées rouge et or sur ciel d'encre, ballonné de chaude pluie.

— On est rendus, Monsieur.

Anywhere.

o

Ce mot n'était donc pas dans mon rêve, mais dans la réalité de Patpong.

Congestion de jambes, de fesses, de nichons et de clients, patinant dans une musique genre disco enfumée, avec quelque chose de plus angoissant dedans.

— Suivez-moi à l'étage.

J'ai suivi le mouvement d'un petit cul enrobé de cuir.

Ça tanguait, ça roulait, ça glissait.

Mon guide m'a installé sur une banquette entre le bar et une grande plaque tournante, où une très belle fille nue, aux grands cheveux épars en vagues obscures, aux yeux en amande de jais, jouait avec des lames de rasoir qu'elle sortait, reliées par un fil en chapelet, tout droit de sa chatte, à n'en plus finir.

— Mademoiselle Theda, votre esclave, a annoncé mon guide.

Ses lèvres, de noir enduites, tout contre mon oreille.

— Que buvez-vous ?

J'ai commandé un whisky-coca et donné un certain nombre de dollars, faisant confiance à mon guide, puisque je n'y voyais pas clair et que j'étais assourdi par une musique du genre qui vous plonge ses interminables griffes jusqu'au creux des tripes.

Sur la même banquette que moi, un couple se pelotait.

Vu ses cheveux blancs, l'homme devait être beaucoup plus âgé que sa copine aux grosses cuisses, qui avait déboutonné sa robe jusqu'à son string rouge et se faisait caresser, comme dans *Emmanuelle* et comme ma femme et moi ne l'avons jamais fait, dans notre lit conjugal acheté chez Atlas à un crédit pas trop ruineux.

J'étais un peu jaloux.

Entre deux rafales de décibels, j'ai entendu qu'on causait français.

— Veux-tu que je t'offre cette poupée, ma nièce ? a dit le vieux beau, qui avait les yeux bleus de mon patron et la voix d'Alain Cuny.

On m'a apporté trois whisky-coca : je n'en demandais pas tant.

Je les ai tous vidés l'un sur l'autre, pendant que mademoiselle Theda, ayant sorti la dernière lame de sa chatte, montrait au public jusqu'à quel point elle faisait du boulot sérieux : bien dans sa peau, bien dans ses tongs, elle coupait une feuille de papier moyennant sa lame nouvelle-née. J'ai applaudi, mais pas pour longtemps : personne n'applaudissait, à part moi, tout le monde étant en train de se becoter, de se peloter, de baiser si ça se trouve, bien à l'abri dans les boxes, dans la fumée et sous les décibels en chute libre.

En plus de ses tongs, Mademoiselle Theda portait un collier et des bracelets reliés au moyen d'une chaîne qui pendait entre ses beaux nichons, pas très gros, mais ronds et pointus, que j'aurais palpés et tétés avec plaisir, sauf que je devrais y renoncer, tellement c'était mal parti : cette poupée allait être adjugée à Patron-Cuny et à sa copine, pardon, à sa nièce, sans doute des habitués autrement plus argentés et prestigieux que moi.

— Tant pis, ai-je murmuré.

Grappin sur mon poignet.

— Elle sera à vous, pas à ce couple quétaine.

Ce devait être un mot américain sans intention de compliment.

— Chromée, ma Theda, n'est-ce pas ? Cerise sur le sundae, elle est muette. S'en viendra vous chercher dès son prochain numéro fini. Ce sera pas long. Elle est vite sur le piton. Bye !

Je ne comprenais pas tout, mais m'y retrouvais quand même.

Les ongles de mon guide : dix centimètres, au bas mots, d'acier noir acéré.

o

Ils se sont promenés sur le dos de ma droite.

Moi, de ma gauche, agrippé à mon siège : soyeux, moelleux.

Pour ne pas crier, je me gavais au whisky-coca, chips à l'appui.

J'avoue que je n'ai pas toujours surveillé le décapsulage en direct.

Mais je me sentais sous protection américaine.

Sensation sécurisante à long terme.

Si bien que je ne me suis pas senti paumé – enfin, pas trop – quand, me tournant vers mon guide, j'ai vu qu'il m'avait abandonné.

Je me suis concentré sur le spectacle, suçant ma main en sang.

o

Sur la plaque tournante, il y avait un couple, se faisant des choses au rythme de la musique d'*Emmanuelle*, que j'ai reconnue avec soulagement.

Enfin sur mon terrain.

J'ai sorti mon portefeuille et enlevé ma veste en tweed.

La nièce de Patron-Cuny a fait valser son string dans mon verre.

Et s'est empalée sur son vieux pas si vieux que ça.

Vulve poilue écartelée sur queue raide.

Yeux bleus révoltés.

Hoquets et palpations.

On a changé mon verre.

En attendant, le couple de la plaque tournante s'était fait davantage de trucs en cinq minutes que ma femme et moi en quinze ans de fiançailles et deux de mariage.

o

Une autre partie de la soirée me revient par saccades à haute définition.

o

J'en étais toujours à la succion de ma main pour cause de coup de griffe américain, sans compter d'autres soucis : le couple de la plaque tournante avait rejoint celui de ma banquette et ça partouzzait à tire-larigot, ce qu'on pourrait appeler un bon travail d'équipe, quitte à subir, moi, des coups intempestifs de chair tout partout, ce qui constitue un gros désavantage par rapport au magnétoscope, où l'on peut tout arrêter sur image, pour éviter des dégâts comme celui que j'ai dû essuyer à cause de la nièce à Patron-Cuny.

Choc de gros cul féminin en avant rapide toute.

Whisky-cola déversé sur mon bermuda fleuri, acheté par ma femme, qui l'avait sélectionné dans la rubrique *Mon Jules*, de chez Marie-Hilaire.

Va expliquer tout ce gâchis à bobonne et à mon patron, bordel !
 J'ai dû penser tout haut.
 Nièce-Cuny est venue s'installer, pondéreuse, sur mes genoux.
 — À titre de dommages et intérêts, a-t-elle dit.
 Elle sentait la marée défraîchie.
 Elle m'a demandé si je voulais me joindre à eux pour une soirée spéciale.
 Elle m'a dit que je pouvais l'appeler Emma.
 C'était très clair et pas tentant du tout.
 J'ai répondu non, merci, vu que vous êtes quétaine, selon des gens compétents et américains, qui plus est.
 On m'a applaudi, pour la première fois de ma vie.
 Emma a quitté mes genoux.
 J'étais si heureux, que j'ai commandé une tournée de whisky-coca pour Emma et pour son beau monde, moyennant d'autres dollars que j'ai donnés en liasse, en souvenir et dans l'attente de Mademoiselle Theda, dont j'ai raté l'entrée en scène, à cause de toutes ces activités, si c'est pas malheureux.

o

Mademoiselle Theda 2 : le retour.
 Sa chatte et son odeur à la hauteur de mon nez.
 Elle n'en sortait rien, mais y faisait rentrer, par aspirations et glissements, un noir serpent aux anneaux langoureux : on aurait dit un des mes documentaires favoris sur les bêtes rares, dont les pythons font partie.
 Avalement progressif silencieux et infiniment long, avant arrêt sur image du serpent repu.
 Sa peau tendue par l'animal mangé, dont on reconnaît la forme.
 Je me demande alors ce que doit ressentir la bête ensevelie dans un ventre sans miséricorde, en train de se faire digérer, avant d'être chiée n'importe où.
 Ça doit étouffer lentement, dans la chaleur, dans la puanteur.
 Ça doit entendre des tas de bruits bizarres : des chocs, des palpitations.
 Ça doit être comme avant la naissance, mais en pire.
 Je n'aime pas penser à ça, surtout en ce moment.

o

Retour à Mademoiselle Theda.
 Juste retour des choses.
 Le serpent n'en finissait pas, lui, de disparaître en elle, dans un gouffre aux rebords lunaires, sur fond de grognement d'orgue, avec éternel retour de notes et d'une seule parole en spirale.
Anywhere, anywhere, anywhere.
 Dommage que tout le monde s'en foutait, Emma comprise, chacun vaquant à ses occupations de baise à deux, à trois, à quatre et plus si affinités.
 Moi, rivé à ces volutes aussi sombres que mes whisky-coca.

o

Serais-je donc toujours chez *Anywhere* ?
 Non.

Trop de silence et pas assez de fumée.

Y a quelqu'un ?

Aucune réponse : je m'y attendais.

Par contre, je viens de retrouver l'usage de mes mains tout entières.

Dont la droite m'élançait et me révèle que je suis nu.

Sans veste, ni bermuda.

Ni portefeuille, avec mes dollars US et ma carte de crédit dedans.

Autrement dit, je ne suis plus personne ou si peu, surtout que mes souvenirs deviennent flous à partir du moment où j'ai voulu aller pisser et que je me suis rétamé sous la table.

J'ai dû faire dans mon bermuda.

Et refaire surface après l'heure de fermeture.

Surface lisse que ma tête a heurtée, après quelques tentatives.

Articulations de ma gauche meurtries sur le bois d'un siège.

Panique de disparition inopinée jusqu'au moment où, côté droit, mes doigts se sont enfoncés dans des cheveux en vagues obscures, au travers desquelles étincelait du jais en double amande : accroupie, Mademoiselle Theda me tendait la main, pour m'aider à me relever.

Jamais ne n'y serais arrivé tout seul.

o

Elle avait dû m'attendre longtemps, assise dans le local déserté de tous, patiente, muette et douce, caressant son python noir, enroulé sur elle comme autour d'un bel arbre. Ses doigts se sont tressés aux miens et je me suis laissé entraîner, malgré ma peur du serpent, dont la tête était ensevelie sous la chevelure impénétrable.

J'ai jeté un dernier regard à la plaque tournante, telle ma tête, dans un immense vide, comme celui créé par mes mots qui s'échappent toujours de moi en pure perte.

On dirait des pets.

o

Escaliers raides.

Chutes et régurgitations évitées de justesse.

Descente, par un entonnoir en colimaçon, jusqu'à une sorte d'entrepôt, où une ampoule nue dansait au-dessus d'un nombre incroyable de caisses empilées, dans une chaleur, dans une puanteur insoutenables.

J'ai fini par dégueuler tout partout.

Sérieuse, rapide et attentive comme une infirmière, Mademoiselle Theda m'a débarrassé de mes vêtements souillés, sans oublier de caresser le python, de temps en temps, pour qu'il reste sagement arrimé à son corps. Malgré ma peur et mon dégoût, je ne pouvais m'empêcher de guetter la bête vibrant sous les doigts agiles qui massaient ses anneaux, l'un après l'autre, du bas vers le haut et vice-versa.

« Pourquoi donc toutes ces caisses », ai-je demandé, plusieurs fois, à Mademoiselle Theda qui, tout à mon déshabillage, ne répondait rien, tout sourire, me montrant ses oreilles pour me rappeler, par des gestes gracieux, qu'elle était sourde, cerise sur le sundae.

On m'avait pourtant prévenu.

En pure perte, je me suis mis à hurler et à m'assourdir de cris.

Après quoi, mes mots se sont retrouvés en rupture de stock.

Plus un seul, ni dans ma gorge, ni dans ma tête.

Mon cul, lui, a lâché une série de pets.

Ce qui revient au même.

Mademoiselle Theda restait impassible, debout devant moi nu comme un ver échaudé par une ampoule qui n'en faisait qu'à sa tête : tantôt, elle s'éteignait, tantôt, elle s'allumait, grésillant, pour éclairer un bordel où tout roulait, tout tanguait.

Je me suis agrippé à une chose trônant sur le couvercle d'une caisse.

Me suis rétamé quand même.

Dès que je l'ai pu, j'ai regardé ce que je serrais entre mes mains : une tête de coiffeur, sans visage, portant une perruque blond-platine.

o

Vision floue en retour rapide.

Horreur engloutie qui refait surface.

Moi, allongé sur la banquette de ce bateau d'enfer.

Mon guide américain debout, droit devant moi, son regard laser plongeant direction nulle part.

Bouffée de vent moite.

Crinière platine balayée à l'arrière.

Joues dénudées.

Au bout, pas d'oreilles.

Bang !

Choc.

o

D'un mouvement trop brusque pour que Mademoiselle Theda puisse le retenir, le python s'est dégagé et sa tête a plongé sur moi, dardant sa langue, ses babines étirées dans un sourire infini, entre deux oreilles inexistantes.

Come and enjoy forbidden pleasures, ai-je entendu siffler.

Le laser vert de deux prunelles verticales s'est abîmé dans les miennes et les a aveuglées.

o

Après, Mademoiselle Theda a dû s'asseoir sur moi à califourchon.

Quelque chose ressemblant à une chatte de femme a imprimé un sillage humide entre ma queue enfin bandée et mon visage, où elle s'est plaquée en ventouse.

Aspiration, succions progressives, douces et inexorables

Étau de spirales froides enroulé tout autour de mes membres.

J'ai cherché à me dégager, en pure perte.

Enfoncement d'une aiguille acérée dans mon ventre.

Puis, plus rien.

o

J'ai dû passer de l'évanouissement au sommeil. Un orage, m'en a sorti : ses grêlons, aussi gros que des cailloux. Des grêlons à Bangkok ? Par cette chaleur ? Dans ce pays sans saisons, à l'automne pas comme chez nous ? Avec ses chaudes pisses de pluie ? Si ça se trouve, c'est plutôt le contraire.

Des cailloux gros comme des grêlons.
Sans fleurs, ni couronnes.

o

Je dois m'être encore endormi. Et avoir fait sous moi.
Tant pis.
J'ai repris des forces. Pas beaucoup, mais assez pour me lever.
Pour aller n'importe où, mais loin d'ici.

o

Aïe !
Ha.

o

Mon crâne frappe, mes ongles griffent des parois sans issue.
Ça y est : je crois que je sais où je suis.
Vagues de panique en rouleau compresseur.

o

Si seulement on pouvait deviner ma forme engloutie, avant qu'elle ne soit digérée. Ou, tout simplement, entendre mes cris, mes coups.

Après ma millième tentative d'évasion, plus de forces, plus de voix. Dents enfoncées dans quelque chose de mou, au fin fond des ténèbres flasques, où je reste recroquevillé, respirant le moins possible. Presque plus d'air.

Puanteur accrue, dans un martèlement de chocs sourds.

Dès que je le pourrai, je recommencerai à hurler hurler hurler hurler hurler hurler hurler frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper frapper, jusqu'à la fin des siècles.

En pure perte.

FIN

Bizarre, bizarre

(Sergio Gaut vel Hartman)

J'étais entré dans cette maison par erreur. J'ai appuyé sur le « 28 » de l'interphone et, quand j'ai demandé Susana, une voix masculine a dit : « entrez ». La porte en verre s'est ouverte avec un grincement et je l'ai poussée, malgré le fait que Susana n'aurait pas dû avoir de la visite. Était-ce trop tard pour regretter mon geste ? J'allais le savoir dans un moment. Si elle m'avait donné rendez-vous à cette heure-là, c'est que la présence de l'homme avait quelque justification. J'ai avancé jusqu'à l'ascenseur et j'ai pressé le bouton d'appel. L'appareil était au quatorzième étage et n'a pas bougé. À ma droite, au bout du couloir, près de l'escalier, une femme plantureuse s'est effondrée, comme frappée par un rayon. Je n'avais pas besoin de m'approcher pour savoir qu'elle était morte. *Comme c'est bizarre*, me suis-je dit, et le pire, c'est que j'ai été le dernier à la voir en vie ; ce qui n'était pas tout à fait exact : quand je l'ai vue, elle s'affaissait et peut-être était-elle morte avant de toucher le sol. L'ascenseur restait immobile, et, pour atteindre l'escalier, il me fallait passer par-dessus le corps de la grosse femme. Je ne suis pas de ceux qui fuient, mais rester là équivalait à me reconnaître coupable. J'ai décidé d'oublier le rendez-vous avec Susana et me suis dirigé vers la porte, mais celle-ci s'était refermée automatiquement, et il n'y avait aucun moyen de l'ouvrir de l'intérieur. Je suis revenu à l'ascenseur et j'ai pressé une fois encore le bouton d'appel, mais la machine, imperturbable, est restée au quatorzième étage. Je ne pouvais attendre plus longtemps. La première personne qui entrerait allait faire le lien entre ma présence et la mort de la femme ; je n'avais aucun motif pour me trouver là (ma visite chez Susana était plus ou moins clandestine). J'ai monté une marche et me suis trouvé devant la porte du premier appartement du rez-de-chaussée. C'était le cabinet d'un dentiste. J'ai sonné, et la porte s'est ouverte. Je suis entré et ai soupiré de soulagement. Je me ferais arranger les dents et pourrais ainsi sortir une heure ou deux plus tard, quand le cadavre aurait été découvert par un habitant de l'immeuble. J'ai fait trois pas en avant et me suis trouvé au milieu d'un salon majestueux. Il y avait une grande table en chêne, des vitrines, des tableaux sur les murs, des miroirs, des rideaux de soie et, un peu plus au fond, une ouverture dans la paroi laissait voir la pâle lumière d'un lampadaire dans le jardin. Ils avaient oublié de retirer la plaque ; ce n'était pas le cabinet d'un dentiste. Mais alors pourquoi avait-on ouvert la porte comme si on attendait un patient ? Tandis que je réfléchissais, un type corpulent et basané est sorti de l'appartement contigu. Il pouvait avoir la cinquantaine et, accablé

de chagrin, il pleurait. Les larmes, huileuses et sombres, lui dégoulinaient sur les joues comme du goudron.

— Vous vous rendez compte de la tragédie ? dit-il avec un regard consterné.

Si je m'étais contenté de ces paroles et avais posé la main sur l'épaule du bonhomme en guise de consolation, tout se serait arrêté là, mais j'ai eu une idée malencontreuse, celle de le questionner.

— De quelle tragédie parlez-vous ?

L'homme me regarda dans les yeux pour la première fois et cessa de pleurer :

— Qui êtes-vous ?

— Vous m'avez ouvert la porte sans savoir qui je suis ? Je suis un ami de Susana, la cartomancienne du « 28 ».

— Il n'y a pas de « 28 », répondit-il. Les appartements de cet immeuble sont désignés par des lettres. De plus, il n'y a qu'une cartomancienne, au sixième C et elle se nomme Perla. La seule Susana que je connaisse est mon épouse et elle vient d'être assassinée par un inconnu.

— Je ne suis pour rien dans cette mort ! J'étais en train d'appeler l'ascenseur...

— Vous pouvez le prouver ?

— Non.

— Alors j'en suis désolé pour vous

— Vous n'êtes pas le dentiste ? ai-je murmuré, très abattu, prêt à brûler ma dernière cartouche.

— Non, dit l'homme. Je suis un pauvre malheureux qui vient de perdre l'amour de toute une vie.

— C'est une perte très douloureuse, dis-je pour essayer de ne pas faire trop piètre figure.

— Et j'étais aussi sur le point de perdre mon emploi, mais, Dieu merci, ça ne se produira pas.

— Une bonne nouvelle parmi tant de mauvaises, non ?

— En effet. Je suis le bourreau officiel de la ville, et ils allaient me licencier parce qu'ils n'avaient plus besoin de moi.

Il sourit. Pour la première fois.

FIN

L'Enfant dans l'armoire

(José Vicente Ortuño)

Le petit David était blotti dans l'obscurité, celle de l'armoire de sa chambre, et il avait très peur. Il tenait les yeux fermés de toutes ses forces et se serrait dans le coin afin d'occuper le moins d'espace possible. Il ne voulait pas qu'on le découvre, et pour cela il ne fallait ni bouger ni faire de bruit en respirant. Bien que la maison soit chauffée, il tremblait de froid. Pour éviter d'être trahi par ses dents qui jouaient des castagnettes, il mordait désespérément la manche de son pyjama. Il souhaitait que tout disparaisse, qu'il ne reste que l'obscurité intérieure de l'armoire, où il se croyait à l'abri. Mais à l'extérieur résonnaient des pas lourds et traînants, ce qui indiquait que, de l'autre côté de la porte, il existait une terreur indescriptible. En d'autres occasions, quand il faisait un mauvais rêve, il suffisait d'appeler sa mère et elle venait en courant le protéger, le consoler. Mais cette fois, il avait peur que personne ne vienne le calmer par de douces paroles et le bercer dans la chaleur des bras. Cette fois, ce n'était pas un cauchemar, il le savait parce qu'il avait très froid, parce que le sol était dur et parce qu'il avait essayé de se réveiller, sans succès.

Quelques minutes plus tôt, il avait entendu l'homme au sac monter l'escalier, à pas appuyés et espacés, comme pour lui donner le temps de savourer sa peur. Il s'était caché sous les couvertures, comme il le faisait toujours lorsqu'il était réveillé par un affreux cauchemar. Puis il avait entendu le méchant homme ouvrir la porte de la chambre de sa mère, d'abord le crissement de la poignée, puis le léger grincement des gonds et ensuite les pas lents qui pénétraient dans la profondeur du logement.

Il ne savait pas ce que le mauvais homme avait pu faire à sa mère, mais c'était sûrement quelque chose de terrible. Ses camarades de la garderie lui avaient raconté que l'homme au sac faisait beaucoup de choses mauvaises, des choses pires que la mort, d'après la grand-mère de son ami Kevin. David avait vu un chat mort, les yeux pleins de mouches et une langue noire qui pendait de la gueule. Il se disait qu'être mort ça devait faire mal et il imaginait que c'était encore pire quand on souffrait beaucoup, surtout quand ils vous arrachaient la peau pour vider les tripes. C'était pour ça qu'on les appelait des éventreurs.

Quand il s'était rendu compte que l'éventreur se trouvait dans la chambre de sa mère, il avait quitté la chaude protection des draps pour se cacher dans l'armoire. Il avait la certitude que, là, le mauvais homme ne le trouverait pas. Si sa mère n'était pas capable de le trouver quand ils jouaient à cache-cache, sûr que l'homme, lui non plus, ne le trouverait pas. Après tout, sa mère était la personne la plus intelligente qu'il connaisse.

Les pas sinistres s'approchaient, très lentement, par le couloir. Ils parurent s'arrêter devant la porte de David. Celui-ci s'imagina l'éventreur regardant dans la pièce, le cherchant. Il pensa qu'il aurait dû éteindre la lampe de la table de nuit que sa mère laissait toujours allumée. Il s'enfonça encore plus dans le recoin de l'armoire. L'inconnu entra dans la chambre et provoqua un bruit inattendu qui fit sursauter l'enfant au point que celui-ci faillit crier. Quelque chose était tombé sur le sol, mais il

savait que c'était sa balle préférée, il la reconnaissait au bruit qu'elle faisait en rebondissant plusieurs fois et en tournant tandis qu'elle s'éloignait. Les pas résonnaient près de l'armoire. Il entendit à l'extérieur une respiration lourde, un grognement, une toux rauque, un frottement contre la porte, le craquement du bois. David arrêta de respirer et ferma les yeux encore plus fort. Il avait mal dans tout le corps à force de se recroqueviller. Il aurait tant voulu disparaître. Il savait qu'il ne pouvait pas s'échapper. Où est maman ? se demanda-t-il.

La poignée se mit à tourner, avec une lenteur délibérée, comme pour faire durer l'attente, et, soudain, la porte s'ouvrit. David cria et cria à perdre haleine, mais resta tassé sur lui-même, les yeux fermés, attendant qu'il se passe quelque chose. Il s'aperçut qu'il avait fait pipi, mais ça n'avait pas d'importance. Sa mère le gronderait. Sa mère..., pourquoi ne venait-elle pas ?

Une main, grande et dure comme une griffe, le saisit par le cou, le souleva sans effort. David resta sans respirer ; il ne pouvait plus crier. Il se sentait suspendu en l'air. Un instant il resta ainsi, puis la pression cessa. Il tomba et, en heurtant le sol, ouvrit les yeux. Il vit l'intérieur d'un sac crasseux qui se refermait sur lui.

FIN

© José Vicente Ortuño. Titre original : *El niño en el armario*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

En tête à tête avec Harry (Alain Emery)

Avant toute chose, commencez par vous tenir tranquille. Ne bougez pas. N'appellez personne. Restez assis et, je vous le promets, tout ira bien. Ce que j'ai à vous dire devrait vous intéresser. C'est assez nouveau pour vous, je crois. Vous vous y ferez. Il le faudra bien.

Vous savez, Harry – vous permettez que je vous appelle Harry ? – il ne tient qu'à vous de nous rendre les choses agréables. Commençons, voulez-vous...

Je m'appelle Herbie Noonan. Mon nom ne vous dit rien. Ne cherchez pas. Vous ignorez totalement qui je suis et ce bien que nous prenions le même ascenseur depuis quinze ans. Je sais que ça ne suffit pas à créer des liens mais tout de même... Ça y est, vous commencez à comprendre ? Eh oui, Harry, je suis un de vos employés. Au service comptable, pour être exact. Un élément estimé, discret, efficace. Tout ce que vous aimez, Harry...

Vous vous demandez ce que tout cela signifie, n'est-ce-pas ? J'y viens. Le mieux étant sans doute de commencer par le début...

C'est dans l'ascenseur justement que toute cette histoire a démarré. Un matin comme un autre, il y a environ six mois. Vous êtes entré, comme d'habitude, juste après moi. Deux de vos collaborateurs vous accompagnaient. C'est bien ainsi, je crois, que vous désignez ces jeunes morveux arrogants qui gloussent à chacune de vos remarques et font semblant de ne pas nous voir, nous, les besogneux, les sans-grade. Ce matin-là, vous sembliez détendu. Reconnaissez que c'est assez rare. D'ordinaire, vous traversez votre empire d'un air décidé et méprisant. C'est très impressionnant à voir, croyez-moi. Mais vous le savez déjà, j'en suis sûr...

En attendant, ce matin-là, vous donniez l'impression d'être de bonne humeur. Vous parliez de choses et d'autres avec ces deux petits prétentieux et moi, comme chaque jour, je m'étais collé à la paroi du fond. Terne. Invisible. Je fais cela très bien. J'appartiens à ces gens sans intérêt et sans relief dont on ne se souvient jamais du nom. Ce matin-là, vous ne m'avez pas vu.

Je ne me fais pas d'illusion, Harry, que je sois là ou non ne vous aurait pas empêché de vous mettre en rogne quand l'un de vos deux boys s'est moqué du sort de la Surfside Company.

La Surfside Company, Harry, vous vous souvenez ? Ne me dites pas que vous avez oublié une affaire pareille. Je ne vous croirai pas. Mais si vous ne vous en souvenez pas, je peux vous rafraîchir la mémoire. La Surfside, c'était une agence de communication, une *start-up*, cotée en bourse, mais qui avait vu son chiffre d'affaires s'écrouler avec l'arrivée sur le marché de concurrents californiens. Tout le milieu de la finance – et même moi ! – savait qu'après un envol fulgurant, elle battait désormais de l'aile. Votre gars – comment s'appelait-il déjà, Carson, Larson ?... – trouvait cela très amusant, parce qu'il connaissait le patron – un type *imbuvable*, selon lui – et qu'il n'était pas mécontent de l'imaginer obligé d'en rabattre un peu.

C'est à ce moment-là que vous vous êtes mis en colère. Inutile de nier, je vous ai vu, Harry. J'étais juste derrière vous. Vous aviez les mains croisées dans le dos, vos épaules se sont brusquement contractées et les phalanges de vos doigts ont

blanchi sous l'effet de la crispation. Je crois m'être dit à ce moment-là que vous étiez sûrement capable de tuer quelqu'un, comme ça, simplement parce qu'il vous avait contrarié. Je n'en revenais pas, vous savez.

Et puis vous avez dit, avec une voix que je n'oublierai jamais, que la Surside ne coulerait pas parce que vous alliez y injecter des capitaux. C'est très exactement ce que vous avez dit. Je n'ai pas rêvé.

Il s'agissait d'une information de tout premier ordre. Même un type comme moi pouvait comprendre que les actions allaient remonter à toute vitesse, crever le plafond. Ce qui ne valait pas un dollar à ce moment-là ne tarderait pas à valoir une petite fortune. C'était ce que j'appelle un tuyau de première main.

Et votre regard, en sortant de l'ascenseur, m'a confirmé que ce que je venais d'entendre était capital. Vous aviez l'air contrarié, comme si vous mesuriez subitement votre indiscretion et les conséquences qu'elle pourrait engendrer. C'est là que j'ai compris que vous ne plaisantiez pas. Et que, pour peu que je m'y prenne bien, je tenais peut-être la chance de ma vie.

Est-il utile que je continue, Harry ? Je crois que vous avez compris, non ? Je me trompe ?

Dès que vous avez commencé à acheter des actions de la Surfside, j'ai rassemblé mes économies – quinze ans d'économies, ce n'est pas rien, Harry – j'ai hypothéqué la maison, j'ai gratté le moindre dollar et je vous ai suivi.

C'était idiot, je sais. Vous aviez tout calculé. Vous saviez que vos collaborateurs feraient courir le bruit d'un rachat de la Surfside. Votre regard, celui que vous m'avez lancé et qui a fini de me convaincre, faisait partie de votre mise en scène, n'est-ce pas ? Ne dites pas le contraire. Vous n'êtes pas de ces hommes qui laissent sa chance au hasard.

Je suis bien forcé de l'admettre, l'astuce est géniale. Vous achetez en masse des actions d'une entreprise que tout le monde sait sur la mauvaise pente et la terre entière se met à croire que vous misez sur une relance. Et que si vous, le brillant, le richissime Harry Lawson, vous pariez là-dessus, c'est que vous savez des choses qui permettent de l'imaginer. Du coup, les actions remontent et vous en profitez pour revendre les vôtres, en douce, à tous les gogos comme moi qui feraient n'importe quoi pour en trouver avant qu'elles n'atteignent des sommets.

Résultat : tous les imbéciles qui ont eu le malheur de vous faire confiance se retrouvent actionnaires d'une société exsangue et quand ils s'en rendent compte, vous, le petit malin, vous avez déjà quitté le capital en empochant au passage un joli pactole.

Je suis obligé de vous tirer mon chapeau, Harry... C'est digne d'un grand financier. Ce que je ne suis et ne serai visiblement jamais.

Eh oui, Harry, j'ai tout perdu. Jusqu'à mon dernier dollar. Jusqu'à ma maison. C'est difficile à imaginer pour vous, je m'en doute, mais rassurez vous, la plupart de ceux qui se sont trouvés pris dans ce désastre n'en sont pas revenus non plus. Vous croyez que les types comme nous, qui passent leur vie à bosser pour des patrons qu'ils n'osent même pas saluer dans l'ascenseur peuvent se faire à l'idée qu'ils ont tout perdu, comme ça, en un clin d'œil ? Vous croyez vraiment qu'ils peuvent se remettre à l'ouvrage, du jour au lendemain, et gratter de nouveau comme si de rien n'était ? Vous avez une curieuse conception du monde, Harry. Vous savez, avant tout cela, j'avais une famille. Vous ne l'aimeriez pas, je sais, mais je m'en contentais, moi. Alors, quand ma femme est partie avec les enfants, j'ai compris que tous ceux que je connaissais me regarderaient désormais comme une espèce de malade, un

joueur invétéré, irresponsable et qu'ils se détourneraient sur mon passage, comme ces bagnards qui piquent du nez quand ils voient leurs gardiens ramener un des leurs, abattu alors qu'il tentait de s'évader. Je suis devenu, du jour au lendemain, un type pas fréquentable, le genre qu'on croit capable de tout foutre en l'air sur un coup de tête. Tous mes amis – enfin, ceux que je considérais comme tels – m'ont tourné le dos. Sans explication. La vérité, c'est que je leur rappelais leur propre infortune et le peu de chances qu'ils avaient d'en sortir...

Mais peut-être est-ce que je vous ennuie, avec mes histoires ? Peut-être n'avez-vous pas envie de savoir que j'ai songé à vous demander de l'aide ? C'était il y a un mois, un matin, dans notre ascenseur. J'ai vraiment failli, je vous jure. Je ne sais pas ce qui m'a retenu. Mettez cela sur le compte de ma timidité, ou si vous préférez, sur celui de votre prestance naturelle, de cette faculté étrange que vous possédez et qui vous permet, vous et vos semblables, sans même que vous vous en rendiez compte, de tenir à distance les minables comme moi. Parce que ce matin-là, justement, quand je vous ai salué, juste avant que j'ai eu le temps d'ajouter un mot, vous avez regardé dans ma direction et au même moment j'ai réalisé que quelque chose clochait. C'est simple. Vous regardiez à travers moi. Sans me voir. Comme si je n'existais pas. Je n'ai pas insisté, vous pensez bien...

J'ai souffert, Harry. Bon sang, vous n'avez pas idée de ce que j'ai enduré, jusqu'à aujourd'hui. J'ai même songé à mettre fin à mes jours, vous savez. Cela peut vous sembler stupide mais je trouvais cette solution acceptable. Qui m'aurait regretté, au fond ? Personne... Croyez-moi, j'ai mis longtemps à me persuader que je n'avais rien fait de mal. Et puis, voyez comme c'est bête, quand j'y suis parvenu, tout a changé...

Vous vous demandez où je veux en venir, n'est-ce pas ? C'est naturel. Je comprends que tout cela puisse sembler confus.

Eh bien, en fait, Harry, si tout s'est passé comme prévu, vous êtes en train de lire cette lettre au fond de votre fauteuil, celui dans les tons bordeaux, que votre club ne manque jamais de vous réserver. Vous êtes intransigeant là-dessus, paraît-il. Ce fauteuil-là et pas un autre, parce que de cette place-là, vous avez, au travers de la grande baie vitrée, une vue imprenable sur Central Park. Vous y passez chaque jour. Je sais que vous ne manquerez cela pour rien au monde. D'ailleurs, le garçon qui vous a remis cette lettre me l'a confirmé.

Et puis, à cet instant précis, je suis vraisemblablement en train de réfléchir à la façon dont on se fourvoie dans l'existence, et aussi à ces circonstances qui font que votre part animale finit tôt ou tard par surgir en pleine lumière. Je crois pouvoir parier qu'à l'heure qu'il est, j'ai renoncé à donner un sens à mes actes parce que je sais qu'il suffira d'une simple pression de l'index, dans quelques secondes, pour que tout redevienne infiniment simple.

Parce que, voyez-vous, Harry, si tout s'est déroulé comme je l'espère, depuis que vous lisez cette lettre, j'ai maîtrisé ma respiration, bien calé la crosse de ma carabine et je vous ai au beau milieu de ma ligne de mire.

Alors maintenant, Harry, si vous connaissez une prière, je crains que ce ne soit le moment...

FIN

Entre femmes (Serena Gentilhomme)

L'index tremblant sur le digicode, Virginie Martin ne sait plus que faire.

Oubliés, les chiffres providentiels.

Une seule pensée squatte sa tête : *malgré toutes mes tentatives de le semer, il est là, derrière moi, mon salaud de harceleur.*

Silhouette menue, raide comme une potence sous son imperméable fripé. Avec son crâne chauve, hormis des touffes blanches derrière ses oreilles. Et son monstrueux sourire.

Virginie ferme les yeux. Soulagement. Soupir. Elle digite en vitesse les chiffres ressurgis dans sa mémoire. Pourvu que l'Autre ne les ait pas interceptés.

o

Ruée dans l'ascenseur. Troisième étage : bouton enfoncé à fond. Sifflement mécanique.

Les portières se ferment sur Virginie Martin, employée à la bibliothèque municipale, quarante ans, quinze kilos de trop, cheveu court et terne, corps négligé enrobé de vêtements qui le sont encore plus, mollets poilus, mauvaise haleine, virginité irrémédiable, pour cause de haine anti-mecs, qui la lui ont toujours rendue, de bon cœur.

Et voilà qu'un type s'était mis à la filer. De la bibliothèque, jusqu'à chez elle. Se cachant, pour réapparaître aux endroits les plus inopinés. Jamais Virginie n'a vécu ça.

Sauf dans ses pires cauchemars.

o

Débarquement immédiat au troisième étage.

Virginie parcourt, en vitesse, les quelques mètres la séparant de sa porte. Coup d'œil désabusé à son vis-à-vis, où brille une plaque métallisée.

Claude Durant, infirmière.

o

Fraîchement débarquée de sa province après avoir obtenu son poste de bibliothécaire, Virginie a acheté son appartement T2 tout confort à cause de ses sinécures, soigneusement vérifiées bien avant la signature du compromis de vente : immeuble assez récent, quartier résidentiel, patronymes bien français, majorité de femmes célibataires et fières de l'être, comme Claude Durant, aux cheveux grisonnants de ménopausée sportive, qui la salue toujours par un murmure poli.

Depuis six mois, sans plus. Alors que Virginie voudrait tellement faire plus ample connaissance. Mais elle est trop timide, pour faire le premier pas.

Pourvu que Claude reste là pendant toute la Toussaint, se dit Virginie, se barricadant chez elle.

Double tour à la porte blindée. Chaîne tirée. Lustres, appliques, abat-jour partout allumés. Placards grand ouverts, rapidement sondés. À l'intérieur, que de paisibles cintres.

Virginie va se faire un thé.

o

Sur l'étagère de l'entrée, le téléphone retentit.

o

— Allô ? Excusez-moi de vous déranger, Mademoiselle Martin. Ici Claude Durant, avec un té, infirmière. Votre voisine d'en face, vous voyez ?

Virginie s'étrangle avec son thé.

— Vous allez bien ?

— Je vous écoute...

— Navrée de vous appeler en ces circonstances, mais il y a urgence. J'ai tout vu, de ma fenêtre. On a dû vous harceler pendant toute la journée ?

— Oui, murmure Virginie, plaquant le combiné tout contre son oreille, pour mieux faire pénétrer cette voix agréablement autoritaire et grave.

— Vous l'avez échappé belle : comme vous ne le savez pas, je suis infirmière à l'hôpital psychiatrique, d'où vient de s'échapper Dominique Dupond, avec un dé, vous vous rendez compte ? Non ? Il est vrai que vous êtes nouvelle dans la région, mais le Ouistiti devrait vous dire quelque chose, non ? Tous les journaux en ont parlé, il y a dix ans !

— C'est que je suis bibliothécaire, alors, la lecture, pas le temps...

— On l'appelle le Ouistiti à cause de ses touffes blanches, qui ont résisté à plusieurs chimios, de ses dents surnuméraires – d'où sourire affreux –, de son agilité incroyable. Dangerosité extrême : personnalité éclatée, simulatrice à l'extrême, homosexualité perverse. Pas de panique, la situation est sous contrôle : j'ai alerté la police, le quartier est patrouillé, mais barricadez-vous quand même ! Surtout, allez fermer le vasistas de votre WC que vous avez laissé imprudemment ouvert toute la journée, vite, même si mon ordre a l'air absurde : impossible n'est pas Ouistiti ! Si vous voyiez par où Dominique est arrivée à s'évader de chez nous...

Virginie s'exécute. Vasistas du WC verrouillé. Retour au téléphone. Main moite agrippant le combiné où résonne un monologue ininterrompu.

— ... Sa dernière victime occupait le même appartement que vous, il y a quinze ans. Votre agence s'est bien gardée de vous le dire, mais il a fallu remplacer toute la moquette, tout le papier peint. Si vous saviez, enfin...

Déclit. Tonalité continue. Communication interrompue. Virginie raccroche, essuie sa paume sur sa jupe. Paralysée, elle regarde le téléphone.

o

Bien qu'attendue, la sonnerie du téléphone ébranle Virginie.

— Toujours moi. Coupure accidentelle. Je reprends : concernant Dominique Dupond, si vous saviez ce qui se cache sous son imperméable, ma chère : trente centimètres, au bas mot !

La voix sécurisante se casse dans un rire haut perché. Obscènement féminin.
Virginie raccroche avec violence.

o

Deux minutes plus tard, elle est en train de composer un numéro, celui de sa voisine, quelle a repéré dans l'annuaire depuis longtemps et qu'elle a mémorisé, sans jamais oser s'en servir.

Bips s'égrenant dans le vide. Vidée de ses espoirs, Virginie pense. Une évidence finit pas s'imposer à elle. Les fenêtres de Claude Durant ne peuvent donner sur la rue. Donc, l'infirmière n'a pu rien voir. Alors, qui vient de téléphoner ?

Le mieux, c'est d'appeler la police.

o

Toutes les lignes sont occupées : prière de rester en ligne.

Vertiges. Virginie se résoud à s'allonger, le temps qu'on trouve son correspondant, pendant que l'amplificateur diffuse *Le Printemps* de Vivaldi.

o

Couchée sur le dos, elle ferme les yeux. Sa détente serait totale, s'il n'y avait un petit objet dur qui la gêne, au creux des reins. Elle se relève.

Sur l'édrédon gît quelque chose de sombre. Un téléphone cellulaire.

Vivaldi s'arrête. Une voix féminine jaillit de l'amplificateur :

— Ici la Commissaire Mouline. Allô ? Allô ?

o

Virginie ne répond pas. Glacée, elle observe le placard, dont la porte vient de s'ouvrir, sans bruit, sur une frêle silhouette drapée dans un imperméable, brandissant un couteau de cuisine.

Trente centimètres, au bas mot.

FIN

(Besançon, juillet 2000)

Faites vos jeux

(Pierre Jean Brouillaud)

— Vos histoires me rappellent l'affaire Peggy Buchanan, lança le docteur Snyder au milieu du brouhaha.

J'ai tapé sur la table :

— *Please, be quiet !* Écoutez le docteur !

— Peggy était une amie de ma grand-mère, car les deux femmes avaient fréquenté la même école. À la veille de la Seconde Guerre Mondiale, Peggy Buchanan disparut dans des circonstances qui n'ont jamais été vraiment élucidées. Son mari, Douglas Buchanan, travaillait dans l'import-export. À ce titre, il s'était établi à New York où, bien entendu, Peggy l'avait suivi.

Snyder me jeta un regard en coin avant de reprendre la parole :

— Tout a commencé – comme vous dites, vous autres journalistes – le jour où Douglas se rendit dans le *loft* de la Cent treizième rue où un fakir vivait au milieu d'un incroyable bric-à-brac indo-américain digne d'une salle des ventes ou de la tanière d'un brocanteur, le tout dans les odeurs d'encens et de curry. C'est là que Douglas avait rendez-vous avec Rabatralaparamandra.

— Pardon ? fit Jeremy, réveillé en sursaut par son propre ronflement.

— Nous l'appellerons Rabatra *for short*, concéda le docteur Snyder qui enchaîna :

— Douglas Buchanan trouva le fakir couché sur sa planche à clous, son cobra favori pendu autour du cou. Comme vous le savez, les artistes sérieux doivent pratiquer au moins une heure par jour... Rabatra gonfla ses poumons, tendit sa musculature athlétique, la détendit et, d'un mouvement aussi ample que lent, quitta sa couche. Était-ce une illusion d'optique ? Un instant, Douglas avait eu l'impression que, sur la planche, les pointes bleu acier se redressaient. Le serpent leva la tête, siffla, projeta sa langue bifide en direction du nouveau venu. « Ne craignez rien, *sahib* », dit Rabatra, les mains jointes devant sa poitrine aux tons de cuir fauve. « Naja vient de déjeuner. » Et il ajouta cette précision : « Naja, c'est la dernière réincarnation de mon grand-père qui aimait trop les femmes... » Une flammèche s'alluma dans ses yeux de braise tandis que Rabata ajoutait : « C'est à lui que je dois une partie de mes pouvoirs exceptionnels, comme celui d'hypnotiser toute une salle ou de pénétrer les secrets des esprits les plus rebelles. »

Dans son commerce, Douglas avait parfois affaire à des négociants ou des intermédiaires venus de Calcutta. Il lui sembla reconnaître chez le fakir un accent indien qui limait les aspérités de la langue anglaise... Douglas hocha la tête, se gratta la gorge : « Je viens sur la recommandation de mon ami Vicente, directeur de l'Eldorado, le théâtre où vous vous produisez avec le succès que l'on sait. » Un léger signe de tête semblait indiquer que Rabatra avait apprécié le compliment. « Ce qui motive ma visite, poursuivit Douglas, c'est le désir d'être agréable à Peggy, mon épouse. Peggy est l'une de vos plus ferventes admiratrices. Elle ne manque aucun de vos spectacles. » Rabatra souleva ses lourdes paupières sous lesquelles la flammèche s'était éteinte, inspira, expira. « Vous m'en voyez flatté, fit-il, d'un ton qui laissait percer une certaine méfiance. Et puis-je, *sahib*, vous demander quelle est, parmi toutes mes performances, celle qui retient le plus l'attention de votre honorable épouse ? » « Oh ! dit Douglas dans un sourire un peu contraint, l'étonnant

numéro où vous escamotez – pardon – où vous faites disparaître non seulement toute une portée de lapins, un couple de pigeons, mais également le chapeau et enfin vous-même. C'est du grand art. Je peux bien vous le dire : Peggy est tellement impressionnée qu'elle n'ose pas vous soumettre sa demande. » Ah ! Ah ! semblait se dire Rabatra, nous allons voir où il veut en venir. Après avoir ménagé un silence, Douglas reprit : « Mais ce qui la ravirait, ce serait d'être associée, un jour, d'une manière ou d'une autre, à l'une de vos expériences... » Donald crut voir que Rabatra clignait de l'œil gauche. Un moucheron ? Peu probable. Un fakir ne ferme pas l'œil pour un moucheron. Il risquerait de le tuer, et...

— Passons ! Passons ! grogna Freddy, toujours aussi impatient.

— Le fakir se défit de son serpent comme d'un foulard et l'accrocha à un porte-manteau où l'animal se loba aussitôt. Puis Rabatra enfila un peignoir en cachemire passablement élimé. Ensuite, il invita son visiteur à s'asseoir et lui offrit une tasse de Darjeeling. Il exhuma un *press book* qu'il feuilleta, s'arrêtant devant une photo où on le voyait en tenue de travail et en compagnie du vice-roi des Indes.

Au fond de la salle, quelqu'un émit un sifflement d'admiration.

— Toujours est-il que les deux hommes se comprirent à demi-mot... Peggy se montra particulièrement douée. Et, quelques semaines plus tard, après un entraînement intensif, elle fit sur la scène de l'Eldorado ses débuts comme partenaire... et complice du célèbre illusionniste. C'est ainsi qu'un soir, après s'être fait disparaître lui-même, Rabatra escamota sa partenaire...

— Et alors ? grinça Freddy.

Snyder s'amusa du suspense, but une gorgée de Guinness avant de poursuivre :

— On retrouve Peggy Buchanan et le fakir Rabatra, son amant, à Frisco, où ils se sont engagés dans un cirque qui partait en tournée. Le couple présentait le célèbre numéro de la femme coupée en deux. Le succès était au rendez-vous. Mais, vous savez ce qu'il en est. Dans ce monde, rien ne dure. En cette fin des années 1930, l'Histoire commençait à s'accélérer. Bientôt, le public ne se contenta plus de ce jeu d'éclipse où l'on voit aller et venir la partenaire. Mais impatient autant que blasé, il réclamait des émotions plus fortes. Rabatra dut corser son numéro. La boîte s'ornait d'une représentation de la chasse au tigre dans un paysage naïf et très coloré où l'herbe était aussi tranchante que les dents du fauve. Lorsqu'il rabattait le couvercle rouge au liseré noir, enfonçait dans les flancs quatre sabres dont la pointe apparaissait à l'autre bout, touillait, fouillait, le vieux routier du spectacle percevait l'attente du public, sa gourmandise, le frisson du plaisir que provoquait chez lui l'anticipation de l'horreur. Pour corser encore, le perfectionniste s'organisa de telle manière que les sabres ressortaient de la boîte dégoulinant d'hémoglobine. Puis il sonorisa, ajoutant des cris de femme qui se situaient quelque part entre la douleur et l'orgasme. Il atteignait le sommet de son art. Le public jouissait. Puis Peggy, baptisée pour l'occasion Parvati, du nom d'une déesse, sortait tel un ressort de la boîte, faisait étinceler ses faux bijoux sous les feux de la piste, tortillait son derrière piqué de plumes d'autruche... Éprouvant, à cet heureux dénouement, une chute de tension presque aussi agréable que l'attente, l'assistance éclatait en applaudissements... Jusqu'au jour où Rabatra, pour de bon, découpa sa complice. Avait-il péché par excès de réalisme ou de perfectionnisme ? Pour autant que l'on sache, l'enquête conclut à l'erreur et à la faute professionnelle. La défense fit valoir les risques inhérents au métier et souligna lourdement que la partenaire ne pouvait ignorer ceux qu'elle encourait en se prêtant à des exercices aussi périlleux. Un des points débattus avait été celui de savoir si elle avait de plein gré accepté ces risques ou si

elle y avait été contrainte par l'ascendant d'un artiste doté de pouvoirs parapsychologiques. Un point qui ne fut pas tranché. Par ailleurs, personne n'a vraiment compris pourquoi, dans cette affaire, Douglas Buchanan s'était porté partie civile. Dans le genre « je n'ai pas voulu ça ! » cherchait-il à dégager sa responsabilité après la mort de Peggy ? Il est vrai que le divorce n'avait pas été prononcé. Mais il apparut que, dans son rôle d'intermédiaire (d'entremetteur, allait jusqu'à dire la partie adverse) il avait été pour le moins consentant, voire complice. Il fut débouté. Le fakir, lui, s'en tira à bon compte : trois mois de prison avec sursis. Heureusement pour lui, son casier judiciaire n'avait pas suivi. Négligence ou coup monté ? Rabatra avait des relations dans beaucoup de milieux. La justice californienne ne savait pas que notre homme était recherché par les polices de plusieurs États de l'Union, du Mexique, du Guatemala ainsi que par celle de Sa Majesté, car il avait aussi opéré en Inde. Elle ignorait donc ses antécédents de dealer et de proxénète... Et ensuite ? Sitôt libre, Rabatra se convertit en auguste. Il remplaça son bronzage artificiel par de la poudre de riz, s'affubla d'une perruque de filasse (ce qui l'arrangeait en un sens, car il perdait ses cheveux) et d'un pantalon à carreaux trop grand pour lui, tenu par d'énormes bretelles phosphorescentes. Son plus grand succès de comique fut le rôle du mari persécuté par sa virago de femme. Le rire remplaçait le frisson, ce qu'il regrettait un peu. « L'art est le reflet de la vie », disait le faux fakir en collant son faux nez rouge. Quand ses dossiers finirent par le rattraper, John Oscar Butcher, alias JOB, alias Rabatralaparamandra, avait disparu. Le commandant d'un vieux rafiot, un natif de notre bonne ville de San Juan, du nom de Carlos Alfonso Benvista, – si mes souvenirs sont exacts – prétendit l'avoir entrevu sous les traits d'un croupier qui officiait dans un tripot de Macao. Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux. Mais, dans cette affaire, on ne peut être sûr de rien.

— Et Douglas Buchanan ? demanda Freddy.

— Déçu, mais définitivement débarrassé d'une épouse encombrante, le veuf épousa sa secrétaire qui avait été sa maîtresse, et on peut présumer qu'il vécut sans histoire le reste de ses jours.

FIN

Jardin secret

(Emmanuelle Urien)

Il paraît qu'il a un beau jardin, Leloup. Pas exotique du tout, plutôt le genre avec pommiers franchouillards rangés au garde-à-vous les uns derrière les autres, et pas une branche qui dépasse. Un verger, quoi. Personnellement, je n'y ai jamais mis les pieds. Il a posé une clôture autour, avec des barbelés au-dessus, façon camp militaire, et souvent je l'imagine en faction juste derrière, un fusil dans les bras, des fois qu'un comme moi irait risquer son fond de culotte sur son drôle de grillage. Et pour quoi faire, d'abord ? Des arbres, il y en a plein dehors, et personne pour m'empêcher de grimper dessus si je veux, alors pourquoi je viendrais traîner dans son jardin, au père Leloup ? ...Tout de même, ça me chatouille la cervelle, cette histoire. Personne ne vient jamais dans le coin, c'est le désert à trois cents mètres à la ronde, un vrai périmètre de sécurité.

« Qu'est-ce qu'il fabrique, là-dedans, M'sieur Leloup ? » J'ai demandé à mon père ce matin.

Je suis à l'âge des questions : il m'en vient sur tout, n'importe quand, et ça fait soupirer ma mère qui n'a pas envie de réfléchir aux réponses, surtout quand elle lave la vaisselle, on sent que ça lui prend toutes ses ressources. Après le boulot, de toute façon, elle n'a plus la force de rien. Sur son front elle devrait écrire en gros, en gras, en encadré : travailler tue.

« Est-ce qu'il fait des trucs interdits ? J'ai dit à mon père. Des godasses de contrefaçon ? Des armes de destruction massive ? Des OGM ? » Il faut dire que c'était juste après les infos, il y a des mots comme ça, à force de les entendre ça ressort tout seul, à peine si on y pense.

Mon père m'a regardé de travers, comme chaque fois qu'il se dit que c'est l'âge bête. Il a haussé les épaules, et ça voulait dire que la discussion était close, tant pis pour moi si elle n'avait pas eu le temps de commencer. J'ai insisté : « Il truande les impôts ? » En ce moment, c'est le sujet qui fâche, je sais bien mais voilà, je peux pas m'empêcher. L'âge bête, c'est bien ce que je disais.

Ça l'a fait réagir, du coup : il a levé la main et moi, sans bouger d'un poil, je l'ai regardée retomber presque aussitôt, toute molle, sur sa cuisse. Pas violent pour un sou, mon père, je le connais par cœur, et pourtant c'est lui qui m'a fait. Je suppose.

Alors, j'ai répété : « Leloup, qu'est-ce qu'il fout dans son jardin blindé ? » Je travaille beaucoup à l'usure, j'ai de l'énergie à revendre, en ce moment. Ma mère dit que c'est les hormones qui me tarabustent. Moi, je crois plutôt qu'elle est jalouse parce qu'elle n'arrive même plus à soulever son fer à repasser pendant le film du soir.

« Hein ? Y a quoi, dans son jardin ? » Il a fini par craquer : il s'est détourné du poste de télé et m'a regardé avec un fond de haine pas méchante, c'est seulement que je l'embêtais, à la fin.

« J'en sais rien ! »

Ça, c'était l'introduction.

« C'est juste un verger, avec des fruits, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? »

Thèse.

« Il tourne pas rond, Leloup, il voit jamais personne, t'en vas pas traîner par là. »

Antithèse.

« Et d'abord on s'en tape, de son jardin, au père Leloup. »

Synthèse.

« Ça va, je peux regarder mon film, maintenant ? »

Conclusion.

« Huit sur vingt », j'ai murmuré en acquiesçant. La construction est bonne, mais ça manque de raisonnement, on n'a pas beaucoup avancé, copie à revoir. Je l'ai planté là, gentiment furax parce qu'il avait loupé le début du film, et je suis allé boucler mes devoirs avant de décider qu'il était temps pour moi d'aller percer le mystère. Après la nuit, parce qu'à mon âge, on a besoin de sommeil.

Le lendemain, un peu après midi, je suis descendu à l'arrêt du village. J'ai attendu des plombs que le car sorte du bourg en tortillant son gros derrière vrombissant : pas question qu'on me voie prendre le chemin des écoliers qui ne rentrent pas directement chez eux après la classe. Je n'aime pas qu'on s'imagine des choses sur mon compte, j'y arrive très bien tout seul.

Cinq minutes plus tard, j'étais devant chez Leloup. Je cours vite, quand j'ai des motivations. Là, c'était la curiosité, j'étais devenu un vilain défaut à moi tout seul. Planté devant la clôture, je me demandais si les barbelés n'étaient pas enduits de curare, comme chez ces Indiens d'Amazonie qui portent la tête de leurs ennemis en pendeloque pour leur apprendre. J'invente rien, c'est écrit mot pour mot dans le bouquin d'histoire géo, photos à l'appui, frissons garantis. D'ailleurs, il m'a fait la peur de ma vie, Leloup. Parce que, pendant que je rêvassais aux coutumes Jivaros, il avait tranquillement ouvert son portail et il me regardait, mains sur les hanches, l'air d'attendre quelque chose. Sans doute qu'il m'avait repéré depuis son mirador.

« Il est où, votre fusil ? » c'est tout ce que j'ai trouvé à lui dire, pour commencer. J'étais mal. Surtout qu'il me détaillait de haut en bas, de droite à gauche, et en diagonale. *Zip zip*, j'ai pensé qu'il était en train de me scanner pour deviner mon code génétique. « Vous allez me cloner ? » C'est fou ce que la peur peut faire dire comme conneries. C'était pourtant un petit vieux tout ce qu'il y a de simple, avec des rides, des cheveux gris, des fringues du troisième âge et un tablier de jardinier tout taché. Il n'avait même pas l'air méchant, enfin pas plus que les autres : ils sont tous un peu aigris, ces gens-là, comme dit ma mère qui bosse dans une maison de retraite et qui en veut au monde entier.

« Comment t'appelles-tu ? »

Tiens, il parle. Français, en plus. J'étais un peu déçu. « Euh... Clément. » J'ai inventé, pas si bête : je ne voulais pas laisser de trace au cas où la confrontation tournerait mal, c'est dans tous les bons polars. Il a eu un sourire et en même temps une sorte de petit cri comme pour dire : tiens, Clément, j'ai toujours rêvé de m'appeler comme ça ! ou Clément ! le prénom de mon compagnon de cellule quand j'étais en taule après avoir décapité et mangé les petits enfants du village où j'habitais dans ma jeunesse ! « Ben ouais, Clément. » J'ai enfoncé le clou, c'est psychologique.

« Tu veux entrer, mon garçon ? »

J'ai failli dire non. À cause des jetons. Et puis j'ai dit oui. À cause de la curiosité. Il a ouvert le portail en grand, et je l'ai suivi à l'intérieur. Comme ça, tout simplement.

« C'est mon jardin qui t'intéresse, jeune Clément, pas vrai ? »

Je n'ai rien répondu tellement j'avais la bouche bée : essayez de parler en bâillant, vous verrez.

« Il est beau, hein ? »

La mâchoire pendante, j'ai acquiescé.

« Il est unique, ce verger, mon garçon ! »

Oui oui, faisait ma tête pendant que j'essayais de retrouver ma langue.

« Des années de recherches, toute une vie de travail, des siècles pour atteindre mon idée de la perfection ! »

Des siècles. Il y va fort, Leloup. Mais c'est vrai que j'en avais jamais vus, des arbres comme ceux-là. Aussi pareils et, en même temps, aussi différents. Avec des troncs bien plantés dans du gazon d'artiste, sculptés et presque noirs, polis comme s'il les avait cirés les uns après les autres. Des branches comme des bras qui se lèvent au ciel et les petits rameaux tout au bout qui leur font des mains, avec des doigts menus qui essaient de dire bonjour, il ne leur manque que la parole.

« Tu regardes mes fruits, jeune Clément ? »

Non, j'en étais pas encore là. J'ai les yeux qui fouillent les feuillages, je cherche où ils se cachent.

« Splendides, n'est-ce pas ? »

Ça y est : maintenant que j'en ai déniché un, je les vois tous : ils sont énormes, comment j'ai pu les rater ? Des rouges, des verts, des jaunes et tous les dégradés imaginables. « Qu'est-ce que c'est, comme fruits ? » Tiens, ma langue s'agite enfin, elle devait pas être bien loin. Leloup se frotte les mains, un peu comme un prof à la retraite qui se réjouit de pouvoir ressortir la leçon qui l'a rendu célèbre auprès de tous les collégiens. Ceux du temps jadis.

« Mon cher Clément... »

Ça commence un peu trop comme un discours. Finalement, j'aurais mieux fait de la boucler, parce que des histoires qui démarrent comme ça, c'est des coups à se mettre en retard, et alors il faut s'expliquer avec ma mère, la convaincre que non, t'as pas fugué, que tu touches pas non plus à la drogue et que les pervers qui attendent les mêmes à la sortie de l'école, tu leur causes pas.

« M'sieur Leloup... » J'ose lui couper la parole : il faut savoir s'imposer.

« ...chacun de ces arbres est une espèce à lui seul... »

« Faut que je rentre... »

« ...un spécimen unique... »

« ...devoirs à faire... »

« ...né d'une merveilleuse rencontre... »

« Au revoir, M'sieur Leloup. » Je marche déjà vers la sortie, sur la pointe des pieds pour ne pas abîmer la pelouse taillée au coupe-ongle.

« Attends, Clément ! »

Je sais bien que je ne devrais pas me retourner, mais j'ai la politesse dans les gènes, et l'instinct de ma race, c'est d'obéir aux ordres de l'autorité supérieure. Ça me le fait avec les profs, les flics, la bibliothécaire et la plupart des adultes. Il n'y a qu'avec mon père que ça ne prend pas. Sans doute un truc dans la voix, une fréquence qui lui manque pour marquer mon cerveau. Mais avec Leloup, ça marche du tonnerre : volte-face et j'attends, soldat Machin au rapport, à vos ordres mon général.

« Tu vas bien en goûter un ? »

Il me met trois fruits sous le nez, et alors une chose incroyable se produit : mon estomac se met à gargouiller comme une fontaine d'eau minérale, si fort qu'il n'entend même pas le « non » que je prononce au même instant.

« Magnifique aveu ! » s'exclame Leloup en m'enfonçant une des pommes dans le bec. Je croque, que voulez-vous : réflexe primaire.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? »

J'ai la bouche pleine et la tête qui se vide en même temps. Je mâche, je grogne, je salive, mais je ne pense pas, ce n'est pas le moment. Je suis en train de vivre une expérience bizarre, c'est comme si d'un seul coup je voyais par les yeux d'un autre. Rien n'est vraiment différent, pourtant : en gros, c'est la même chose qu'avant, le jardin, les arbres, et le vieux devant moi qui rigole et m'observe.

Ses petits yeux plissés ne perdent pas une miette de moi.

Le temps de me remettre dans l'ambiance, et j'attaque : faut pas laisser au loup le temps de mordre, comme disait ma grand-mère qui venait du froid. « Qu'est-ce que vous avez mis dedans ? Des ecsta ? De l'acide ? »

« Acide ? Tu trouves ce fruit acide ? Tu serais bien le premier. »

Il fait semblant de pas comprendre, ou quoi ? Faudrait pas qu'il s' imagine qu'il a affaire à un crétin, je suis au courant de la vie et des cochonneries qu'elle réserve, j'ai même pas mal d'avance, au cas où il ne l'aurait pas remarqué. Sans compter ma mère qui m'a tout dit sur tout. Et finalement, elle a peut-être raison : il faut se méfier du monde entier. Le père Leloup se rend bien compte que je gamberge. Et puis j'ai un drôle de goût dans la bouche qui me fait grimacer. Comme si j'avais sucé un bout de ferraille. Je tire la tronche, ça c'est sûr.

« Allons, Clément, ne me regarde pas comme ça ! Je n'ai rien mis dans ce fruit, crois-moi... que du travail, des soins, de l'amour, et beaucoup de sacrifices... ce fruit vient de cet arbre, planté dans cette terre, et voilà tout. »

Voilà tout, qu'il dit. Comme si l'amour pouvait donner ce genre de vision. Si mes parents ne m'avaient pas interdit les gros mots, je lui dirais bien ma façon de penser, à Leloup.

« J'y crois pas, à vos histoires. Vos fruits, ils sont zarbis. »

Leloup hoche sa grosse tête grise et s'essuie soigneusement les pattes sur son tablier vert taché de brun. Il prend son temps, il doit réfléchir à un nouveau mensonge.

« Écoute, Clément... ce sont en effet des fruits exceptionnels, mais le secret est dans la terre... le fruit n'est que le prolongement des espoirs que j'y ai plantés. »

Je hausse les épaules : va falloir qu'il soit plus clair, le jardinier, parce que moi, la philo...

Leloup prépare la suite de son histoire, il a dû comprendre que je ne partirai pas d'ici sans savoir ce qu'il m'a fait avaler, en dehors des couleuvres. Je suis pas du genre à lâcher le morceau. Et puis il est plutôt dégoûtant, ce vieux, quand on le regarde bien : il arrête pas de glousser avec la bouche en cul de poule, ça fait ressortir une moche cicatrice qu'il a sur la lèvre, et il se frotte les mains sans arrêt, il a les ongles sales et tout cassés, et ce tablier cradingue, alors, c'est pire que le reste ! J'ai beau me dire que c'est normal quand on jardine, je m'y fais pas...

« Tous ces arbres, cher enfant, sont nés d'une rencontre. »

« Vous l'avez déjà dit. »

« ... Il y a une véritable passion dans toutes ces racines, là, sous tes pieds ! Tu me suis ? »

Ça dépend où.

« ... Je suis un humaniste, Clément ! J'aime les êtres humains, et chaque arbre cache un homme ou une femme dont la personnalité unique m'avait frappé, parce qu'elle était riche de promesses, mais impropre à la vie telle que nous la connaissons... peux-tu saisir cela, jeune Clément ? »

Je fais oui oui, c'est tout ce que son discours de vieux con m'inspire. J'aimerais bien qu'il en vienne au fait.

« Sans ces personnes, ces fleurs en bouton, Clément, ce verger n'existerait pas. Elles ont donné un arbre, cet arbre a donné des fruits comme tu viens d'en goûter, des fruits dont la saveur rappelle l'origine et la sublime mille et mille fois... »

Amen. Il délire, le père Leloup, ou alors il veut pas me dire quel poison il a foutu dans ses saletés de pommes et il essaie de noyer le poisson.

« ...ces gens-là, Clément, vivent encore plus fort qu'avant dans le fruit que tu as mangé, dans tous ceux que tu vois là, au dessus de ta tête... »

Forcément, je regarde en l'air. Réflexe encore. Tout de même, il a dû en mettre, de l'engrais, Leloup, pour qu'elles soient aussi grosses, ses pommes.

Pendant ce temps, le vieux s'est approché et là, profitant que je ne suis pas sur mes gardes, il fait une chose infecte : il avance le nez, me renifle, passe sa sale main toute calleuse sur mon bras nu, et il se lèche les doigts ! Ça me met tellement mal à l'aise que pour un peu, je ferais bien semblant de n'avoir rien vu, je suis encore assez loin des choses de la chair, même quand c'est la mienne. Alors pendant une seconde, je me dis que je vais faire une croix sur toute cette histoire et partir en courant, rentrer chez moi, et quémander à ma mère un dernier câlin avant de passer à l'âge adulte. Juste le temps d'oublier ce satyre.

Une seconde de trop.

Pendant que je mettais mon plan au point, le sale petit père Leloup a sorti de la poche de son tablier dégueulasse une sorte de sécateur géant, et j'ai juste eu le temps de voir une tache de plus garnir son plastron pendant que je sentais quelque chose de froid se refermer sur mon cou. Je bascule en arrière, le sang a un goût de métal, la terre est chaude comme un ventre. Au-dessus de mes yeux qui se voilent, il y a tous ces fruits, suspendus à ces arbres trop lisses, comme autant de têtes réduites : finalement, les Jivaros ont eu ma peau.

FIN

Katia

(Jean-Pierre Planque avec Anaël Verdier)

« J'ai pleuré, tu sais, quand Katia m'a quitté. C'était place Denfert-Rochereau, le 26 mai 2005. Elle m'a dit : « Tiens-moi au courant. » Je savais que c'était fini. Comme dans le film de Cédric Klapisch... Je l'ai vue partir avec notre chat dans son panier. Et puis, quelques minutes plus tard, un corbillard a laissé tomber un cercueil au milieu des voitures. J'ai ouvert ma mallette, j'ai saisi l'HP R507 qu'on avait acheté ensemble en Belgique. J'ai essayé de prendre des photos. Déjà, c'était trop tard. *Putain, je me suis dit, aujourd'hui rien ne marche !* Mon amour était parti.

— Au fond, dit Nans, chaque jour fait naître au monde sa parcelle de vérité...

— Tu en parles à ton aise, répondit Yann. Nous sommes autre chose que des aveugles qui recouvrent la vue peu à peu. Quand j'ai vu Katia, tout de suite je l'ai aimée.

— Mais après, après... ?

— Après quoi ? Il n'y a ni avant ni après. Katia était avec moi. Dans tous les temps et dans toutes les époques. Nous étions ensemble pour toujours. »

Nans but une gorgée dans le verre que lui tendait son précepteur. Il en goûta la saveur, le goût subtil et ne put manquer de demander :

« Mais où ? Où étiez-vous ? »

Yann se mit à rire comme un enfant.

« Où étions-nous ? Te rends-tu compte, mauvais élève, que nous étions partout ! Dans le monde tout entier. J'ai bu son sexe à Venise, goûté ses seins à Paris et épousé ses lèvres à Bruxelles... Je crois même l'avoir aimée profond sur Jupiter. Rien ne comptait pour nous que notre amour. Nous étions indestructibles, nos âmes resplendissaient. »

Paris, Bruxelles, Venise, Nans rêvait tout éveillé en entendant son mentor nommer ces villes mythiques où il rêvait d'aller rencontrer de jolies filles, caresser leur peau fine dans des chambres d'hôtels et leur promettre des amours sans lendemain. Nans, au début de sa vie, se sentant comme à l'aube d'une naissance, la sienne.

Souvent, il racontait à Yann cette sensation d'angoisse qui, avant, le prenait aux tripes en plein milieu de la nuit et le réveillait en sursaut avec l'impression que son existence n'avait aucun sens, à se demander s'il ne valait pas mieux se pendre. Mais même se pendre était absurde et l'idée d'en finir ne lui apportait aucun réconfort. Sans doute parce qu'il savait, au fond de lui, qu'on n'en finissait pas vraiment. On passait à autre chose, simplement, avec plus ou moins d'élégance...

Et puis il y avait eu leur rencontre, Yann avait pris Nans sous son aile et donné un but à ses journées : apprendre. Maintenant, quand Nans se levait le matin, c'était pour préparer sa naissance.

« Je verrai bientôt le jour, dit-il, enseigne-moi encore, emplis mon regard de sens, que la vie ne soit plus cette absurde obligation de traverser les journées, l'une après l'autre et sans espoir.

— Ne comprendras-tu donc jamais qu'il n'y a pas de sens ? dit Yann. Tout est. Le sens que tu peux y mettre ne durera qu'un temps. Quitte l'illusion, cesse donc de vouloir tout comprendre et sois ! Katia était exactement cela : de l'être pur, la vie qui

a saisi la nuance fondamentale entre comprendre et ressentir. Que crois-tu qui compte plus que l'émotion ?

— Voulez-vous dire que vous placez l'émotion au-dessus de tout ? demanda Nans.

— Bien sûr que non. Il n'y a pas de hiérarchie. Je n'opposerai jamais le mental au corps. L'être humain forme un tout. Mais le cœur, l'intuition, qui est son intelligence, est au centre de l'être. C'est le lien. Tu connais l'arcane XVIII du Tarot, « Le Soleil », je t'en ai parlé... »

Nans eut un geste d'impatience qu'il regretta aussitôt.

« Vous avez rencontré tant d'êtres exceptionnels... »

Dans le regard bleu de Yann passa une ombre de tristesse. Il prit le verre de Nans, en but quelques gouttes, puis il dit :

« Personne n'est exceptionnel, Nans. Pas même Katia. »

Il sourit avant d'ajouter : « Allons cueillir les cerises dans le verger ! Tu sais, ces cœurs de pigeon qui giclent comme du sang quand on les croque. Elles sont presque noires tant le soleil les a mûries. Elles sont comme la peau de ma Katia... »

Quelques secondes, l'espace bruissa.

Nans murmura : « Je vais d'abord la tuer, cette belle guerrière ! Laissez-moi cette joie... »

Yann pensa : *Je te souhaite bien du plaisir...* Il eut un rire forcé en prenant le panier, comme un enfant enjoué à l'idée d'aller cueillir les fruits, de les presser entre ses doigts pour s'en barbouiller le visage. Oui, en cet instant, Yann apparut comme un enfant à son disciple, un être fragile qu'il aurait été chargé de veiller. Et cette femme, cette Katia qui l'avait si durement blessé, il fallait qu'elle disparaisse, qu'elle ne puisse plus le tourmenter, jamais. Alors, feignant un malaise, Nans abandonna son maître et quitta la maison.

Il prit le train jusqu'à Paris puis le métro jusqu'à Denfert et c'était comme Yann le lui avait dit : le cercueil entre les voitures, la folie des conducteurs, les cris d'indignation des vieilles dames et les aboiements des chiens. Et puis, là-bas, vers le boulevard Saint-Jacques, la fille avec son chat dans un panier. Il n'avait qu'à la suivre. Yann était là, avec son appareil photo qui ne fonctionnait pas, il ne le voyait pas, ne le connaissait pas encore et Nans eut un sourire pour lui. Il régnait une telle paix dans son cœur, les cieux étaient ses guides, l'enfant était sous sa garde et il le protégeait.

C'était allé très vite. Elle n'avait pas crié, l'avait seulement regardé avec des yeux effrayés, mais il était sûr qu'elle avait compris. Comment pourrait-on ne pas savoir, quand s'abat sur soi la main du Jugement, pourquoi elle le fait ? Avait-elle compris, en interrogeant les lames ce matin-là, pourquoi tombait le couperet de la justice ? Avait-elle cru, devant le vingtième arcane, qu'il cautionnait sa décision d'abandonner Yann à son sort ? Nans lui avait susurré : « Comprends-tu ? Comprends-tu qui je suis ? » et il l'avait abandonnée, inerte dans une cour d'immeuble.

Le chat s'était enfui en silence, avec grâce.

Sur le chemin du retour, Nans se félicita : Yann ne souffrirait plus.

Il rejoignit son maître dans le verger, souriant à pleines dents. Oui, son malaise était passé, pouvait-il goûter à la chair de ces cerises gorgées de sucre ?

Une ombre passa dans le regard bleu de Yann, son sourire disparut l'espace d'un instant, et il descendit les barreaux de l'échelle, tendant une poignée de fruits à son disciple. Nans y mordit, le sang des cerises coula sur son cou blanc. Il riait au soleil de la Provence. Il riait en se gorgeant de chair généreuse. Yann lécha le délicieux nectar, caressa la chemise maculée, puis déchira la gorge de son jeune amant.

« Nans, oh, Nans, dit-il, pourquoi n'as-tu pas compris ? Tu étais trop intelligent... »

FIN

Loup-garou

(Tanya Tynjälä)

*J'ai peur du Grand Méchant Loup
Qui, assis avec un perfide sourire,
Attend dans la pénombre
Le tendre petit chaperon
Pour le teinter de rouge.
C'est le Loup
Qui épousa la Grand-mère
Et rêve maintenant
De dévorer
Un petit chaperon bleu...*

Non, ne le cherche pas caché dans l'armoire, ni sous ton lit ; il se cache tout en affichant ses blessures, petite.

Fais attention, tu dois être vigilante car il n'essayera pas de te tromper ; il trompera ta mère et lui dira qu'il comprend sa solitude, qu'il sait que la vie est dure (Et où donc est le père ?) Et comme son sexe est affamé de caresses et comme tu pèses beaucoup, petite, elle le croira.

Il entrera chez toi en souriant, engloutira ta nourriture et chantera sous ta douche ; il t'indiquera comment t'asseoir et comment lever le petit doigt en prenant une tasse de thé. Il dormira dans ton lit et voudra te manger.

Il ne sautera pas à ta gorge pour sucer ton sang. Non, il t'attendra en silence, quand il n'y aura personne autour de toi, te proposera de cueillir des fleurs pour ta mère et te parlera du chemin court et du chemin long, et des caresses qu'elle – égoïste – ne garde que pour soi. (Veux-tu goûter ?)

Mais tu es plus rusée et sauras qu'il cache quelque chose derrière cette file de dents aiguisées qui feignent sourire.

N'aie pas peur petite, ta mère n'est ni sourde ni aveugle. Elle écoutera tes mots et comprendra ce qu'il veut garder pour lui ; alors elle l'arrachera de son cœur et crachera tous ses baisers, et tu verras qu'elle aussi a des crocs, que ses ongles sont longs. Ne t'inquiète pas de voir comme elle lance sa dépouille aux chiens errants pour qu'ils finissent de le dévorer. Elle sait bien ce qu'elle fait.

Car un jour tu ne seras plus petite, tu auras la responsabilité d'une vie entre tes bras, et alors tu comprendras qu'une mère peut être la plus sanguinaire des fauves... et qu'elle n'a jamais eu peur du loup.

FIN

© Tanya Tynjälä. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. *Le Loup-garou* a reçu le Premier prix du Concours International de Micro fiction « Garzón Céspedes » 2007, Espagne.

Mauvais souvenirs

(Alain Emery)

Lundi soir, 22h30.

Quand j'ai ouvert les yeux, il y a cinq minutes à peine, la première chose qui m'est venue à l'esprit, en voyant cette belle rousse aux yeux verts penchée sur moi, c'était de savoir si, comme la tradition l'exige, elle était nue sous sa blouse. Juste après, je me suis demandé ce que je faisais là, dans le giron de cette infirmière. Et puis, parce qu'elle devait lire l'angoisse dans mes yeux, elle a murmuré d'une voix prudente, comme si elle avait peur que je m'effondre, que je venais d'être blessé. Elle a ajouté, après une brève hésitation : Par balle. J'ai fermé les yeux et depuis, je n'ose plus les ouvrir...

Mardi, 6h30.

Une question me hante. Qu'est-ce que j'ai pu faire pour mériter qu'on me tire dessus ? Je ne me souviens de rien. Est-ce que je suis une minable petite frappe, un gangster ? Un flic exemplaire ? Les mains croisées sous la nuque, je ne parviens pas à fermer l'œil. Qui a pu s'acharner pareillement sur moi ? Pourquoi ai-je tout oublié ? L'infirmière, tout à l'heure, a tenté de me rassurer. L'essentiel, selon elle, est que je revienne à la vie. Tu parles...

Mardi, 19h30

Je viens à l'instant de me souvenir du gosse. Celui dont j'ai croisé le chemin (il y a quoi, un jour ou deux ?). Je sortais d'un endroit que je ne parviens pas à identifier. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il régnait une chaleur infernale et que je m'apprêtais à traverser quand je l'ai aperçu. Qui léchait une énorme glace à la vanille, sur le trottoir d'en face. Un môme, d'une douzaine d'années maxi, bouffi derrière ses montures en écaille, posées sur un nez affreusement à la retrousse, un petit nez de goret, pointé avec une curiosité malsaine vers les passants. Je ne sais plus ce que j'ai ressenti, si c'était seulement de la peur ou de la pitié, mais je sais que j'ai eu la chair de poule en le voyant traverser pour se planter devant moi et me regarder comme s'il voyait pour la première fois une fille nue ou un cadavre encore chaud. Mais en tous les cas, je l'entends encore nettement me lancer, d'une voix nasillarde :

« Un type m'a dit de vous dire qu'un type lui avait dit de vous dire que votre dernière heure a sonné... »

Mardi, 20h00

La nouvelle infirmière, une belle blonde aux yeux bleus, est venue me faire mes pansements. Est-ce que j'ai une femme ? Des enfants ? Est-ce que je vis seul ? Je suis partagé entre l'envie de me souvenir et la peur de découvrir ce qui va me revenir en mémoire. Parce qu'après tout, je suis peut-être tout ce que je déteste...

Mercredi, 3h15

Résurgence ou vrai cauchemar ?

Je me souviens d'être rentré chez moi. Je me vois virer au coin d'une rue (la cinquième ?), pour entrer dans ce qui semble être le quartier où ma famille et moi résidons (je sais maintenant que j'ai une famille)... Ensuite, c'est un peu étrange

mais je suis certain des détails. Un type me salue. C'est Charles Semson (ou Samson ?). Et puis une femme, une vieille bique permanentée, émerge de ses rosiers. Clara Warwick. En même temps se met à aboyer un chien. Le clebs des Snopes.

Je vire doucement, j'ai l'impression d'entendre mes pneus crisser sur l'asphalte et là, il se passe un truc. Dans la rue attendent des tas de gens, serrés les uns contre les autres, des gens que je connais, je crois, et sur les visages desquels je lis un mélange d'incompréhension, de terreur et de pitié.

Alors, je ralentis et brusquement j'aperçois une femme sur le bord de la route. Ma femme (Au passage je note qu'elle est plutôt jolie). À ses côtés, deux fillettes. Je suis papa.

Et brusquement, en arrière-plan, j'aperçois les ruines calcinées de ma maison.

Mercredi, 3h35

Je sais enfin qui je suis. Je m'appelle Harold Scheeler. Les gens m'aimaient beaucoup. Mon affaire de transport tourne rond, je fais les meilleurs hamburgers de la région et je joue du banjo comme personne. Depuis une dizaine d'années, je suis même une sorte de héros dans le quartier parce que j'ai plongé dans la piscine des Crandall pour en sortir leur fils qui se noyait...

J'ai deux filles superbes, vives et intelligentes, une femme séduisante et pour couronner le tout, je suis plutôt bel homme. Ma vie doit être absolument fabuleuse...

Mercredi, 9h00

Aux flics qui viennent de me rendre visite, j'ai dit ce que je savais. Qu'un mioche m'avait dit qu'un type lui avait dit de me dire, etc, etc... Un des policiers, le chef sans doute, a voulu savoir si j'ai des ennemis. Classique. Mais j'ai beau chercher, je ne vois pas qui aurait pu vouloir incendier ma maison et me flinguer à bout portant. Je suis un brave type. Très rassuré d'apprendre qu'ils ont posté une sentinelle devant ma porte, au cas où ce malade essaierait de recommencer...

Il était temps qu'ils s'en aillent. Cinq minutes de plus et j'éclatais en sanglots comme une mauvette...

Mercredi, 21h00

Je me suis assoupi un instant.

En me réveillant, un détail m'est revenu. Si on peut parler de détail... Quand on m'a abattu, je sortais de mon bureau. Je venais d'avaler deux whiskies bien tassés et de brûler la lettre qu'une main anonyme avait déposée bien en évidence sur mon cendrier. Il ne fallait pas être brillant pour deviner que ce facteur anonyme était le même foutu salopard que celui qui avait incendié ma maison. Ensuite, j'ai quitté le bureau pour descendre au parking. J'étais fou de rage. Si ce fumier s'était trouvé devant moi, je n'aurais pas donné cher de sa peau. Pas de chance, il était derrière moi. Je n'ai rien vu venir. Je me suis installé au volant, j'ai allumé l'autoradio, Gene Austin fredonnait, *Did you ever see a dream walking ?* et la seconde suivante, j'avais deux balles dans le dos...

Un petit ennui dans tout ça : Je n'ai plus la moindre idée de ce que disait la lettre anonyme...

Jeudi, 7h00

Le flic est devant moi. Je n'en reviens pas. J'ai ouvert les yeux et il était là, les bras croisés. Il attendait que je me réveille. Il voulait être le premier à m'annoncer

qu'ils avaient arrêté mon agresseur. Un certain Wesley Crandall. Le fils des voisins. L'arrestation s'est mal passée et à l'heure qu'il est, il est entre la vie et la mort. Et pendant que le flic s'interroge sur le mobile, tout se remet en place dans ma tête.

Alors, sous les draps, le plus discrètement possible, je croise des doigts. Pour que ce petit fumier y reste. Parce que s'il s'en sort, je vais devoir leur expliquer ce que je lui ai fait, juste après l'avoir sauvé de la noyade...

FIN

Nabab

(Alain Emery)

Je ne sors pour ainsi dire jamais de sous mon parasol. Je dois dire que j'ai une peau extrêmement sensible, d'un rose presque translucide, une peau au travers de laquelle on distingue, sans mal, les circonvolutions – secrètes chez vous autres – de la moindre de mes veines. Et puis je le confesse, j'aime le sentiment d'impunité que procure l'ombre.

Je n'en sors, à vrai dire, que pour goûter des bières. Des blondes, des brunes, des rousses. J'ai bien conscience que certains verront dans cette dernière énumération, somme toute bien innocente, un parallèle avec les chevelures des femmes. C'est, du reste comme à chaque fois qu'on tente de me comprendre, totalement absurde. Je pourrais dire que toutes les bières, elles, ne m'ont pas déçues, mais ce ne serait qu'une boutade. La vérité, c'est que seules les nuances de robes de mon breuvage favori m'intéressent et que toutes les autres suppositions relèvent, disons le, du pur fantasme...

Je bois des bières, donc, et le reste du temps, j'observe Clara et Mario. Sans doute l'ignorez-vous mais j'ai, pour mes congénères, un attrait d'entomologiste. Je me délecte à les épingle avant de les percer à jour. C'est un plaisir où la persévérance et la délicatesse, croyez-moi, ont leur place. Et je tiens là, justement, deux superbes sujets. Communs, certes, mais superbes. Ne sont-ils pas merveilleux, elle, avec ses longs cheveux d'un blond lumineux, ses grands yeux verts en amande, sa peau finement dorée, tellement appétissante et lui, avec ses mèches d'un noir profond, son air gentiment naïf, ses yeux d'un bleu un peu mélancolique, et ses muscles roulant nonchalamment sous sa peau hâlée.

Je suis un heureux veinard, j'ai assisté à leur rencontre. Très impressionnant. Il n'a vu qu'elle, parce qu'elle lui échappait déjà et qu'il pressentait qu'il en serait, au fond, toujours de même et elle n'a vu que lui parce qu'elle n'attendait rien d'autre, à cet instant, qu'un homme auquel elle puisse s'offrir. J'ai tout de suite su comment cela finirait. Mais je n'ai aucun mérite, cela sautait aux yeux. Aussi n'ai-je pas été surpris lorsque la providence a fait de moi l'involontaire témoin de leur premier baiser. Cela remonte à trois jours. C'était attendu, j'en conviens, mais pour autant difficilement prévisible avec exactitude. Ce genre d'effusion relève toujours un peu de l'impondérable...

C'est elle – mais vous l'aviez deviné, j'en suis sûr – qui a choisi le moment. Ils revenaient de se baigner. Peut-être l'a-t-elle pris de court ou peut-être même n'y croyait-il plus du tout, toujours est-il qu'il a eu l'air totalement soufflé quand elle a gobé sa bouche.

Une attitude qui m'a, je dois le reconnaître, quelque peu agacé. Comme si un homme jouissant d'un tel charme pouvait décemment douter, ne fût-ce qu'une seconde, du succès de son entreprise ! Semblait-elle à ce point inaccessible ou s'en était-il suffisamment épris pour craindre de la perdre ? C'est un mystère. Un mystère sans importance, notez bien...

Ce qu'il faut retenir, c'est que leur histoire aura duré trois jours.

Aujourd'hui, à l'aube du quatrième, je suis de retour sous mon parasol. Une brume de chaleur rend confuses les montagnes et c'est comme une impardonnable altération de la beauté. Vous ai-je dit que je suis très sensible à la beauté ? Je ne me lasse pas davantage de ces eaux turquoises où viennent plonger les montagnes que de l'ombre tranquille des palmiers dodelinants et rien au monde ne m'enchanté plus que le lent ballet des oiseaux tropicaux...

Je suis là, au milieu de ce paradis terrestre, comme envoûté par l'odeur entêtante des figuiers, et on pourrait croire que je somnole. Et bien non. En fait, je guette Mario. Du coin de l'œil.

Il attend Clara, elle est très en retard, et je le sens désespéré. Je sais qu'il s'interroge, qu'il cherche ce qu'il a pu dire ou faire pour contrarier la belle au point qu'elle choisisse de disparaître. C'est très masculin. Mais en l'occurrence inutile. Et si je ne tenais pas tant aux convenances, peut-être irais-je lui dire que Clara serait volontiers venue à son rendez-vous, qu'elle serait venue, oui...

Si je ne l'avais pas enfermé dans notre chambre.

Je suppose que j'en avais le droit. Après tout, c'est ma femme.

Allez savoir pourquoi, cette nouvelle incartade m'a ennuyé. Je n'ai pas eu peur, non, et je n'ai jamais, pas même un instant, songé qu'elle pourrait me quitter. Quand on ne se fait plus, comme moi, d'illusion sur la nature humaine, on sait que rien ne relève vraiment du hasard. En d'autres termes, disons que j'aurais eu d'excellentes raisons de m'inquiéter si elle m'avait épousé pour autre chose que ma fortune...

Sans doute Clara m'en voudra-t-elle quelque temps mais je crois qu'au fond, elle n'est pas fâchée d'avoir évité la scène de rupture. J'imagine qu'il n'est pas aisé pour une femme – fût-elle comme la mienne dénuée de tout scrupule – d'avouer à son amant qu'on lui préfère l'argent d'un nabab des plus répugnants...

Le risque, bien entendu, c'est que Mario insiste. C'est encore une fois très masculin. Il ne faut pourtant jamais insister. C'est idiot. Cela peut même s'avérer dangereux...

C'est ce que tenteront de lui expliquer les deux jeunes gens que je viens de lui envoyer. D'excellents professionnels. Un peu expéditifs, peut-être, mais, si j'en juge par ce qui reste du dernier soupirant de mon exquise épouse, d'une redoutable efficacité...

Je sais. Rien n'est vraiment sa faute et sans doute aurais-je du lui expliquer tout cela de vive voix mais je vous l'ai dit. Je ne sors pour ainsi dire jamais de sous mon parasol...

FIN

Je suis le spectre de ton corps noir

(Jean-Pierre Planque)

On notera que la luminance d'un corps noir est d'autant plus grande que la température est plus élevée. La loi de Planck montre également que le rayonnement du corps noir est le même dans toutes les directions : il est isotrope.

À certaines heures pâles de la nuit, quand je suis loin de toi, je t'imagine tout à fait normale. Tu es simplement nue. Tu portes juste un string rouge sang et des talons aiguille. Vieux fantasme de mec, comme tu dis... Tu m'entraînes vers ton lit où dorment trois doudous.

On les pousse doucement pour avoir de la place.

Ensuite, je prends tes lèvres, caresse tes seins. Tu gémis.

Tu dis : « Fais-moi jouir fort. Mais n'oublie surtout pas la tendresse. »

La température monte.

J'entre lentement en toi, par derrière. J'embrasse tes épaules, tes oreilles et ton cou. Mes lèvres implorant la douceur de ta bouche. Tu me mords. Tes ongles griffent mes épaules. Mon sexe glisse profond en toi, et tu le serres pour le garder.

La jouissance n'est pas encore là. C'est long. Tu me veux, et en même temps tu crains d'aller trop vite. Quand je prends tes lèvres, tu as envie de hurler, de me crier : « Par pitié, oublie moi ! Je ne veux plus de ça, plus jamais ! J'ai trop souffert de ton absence ! »

Les doudous se réveillent et nous regardent. Ils ne comprennent pas. Du sang séché macule leur cou. Ils ne sont pas vivants.

En riant, tu me dis : « Tu les connais, ce sont mes en-cas, mes amuse-gueule pour quand tu pars trop loin... » Puis tu ajoutes d'une voix aiguë : « Je suis ta femme, Chéri ! Ne me déçois jamais... »

Ta langue empale ma bouche comme un poignard. La soie noire de tes cuisses emprisonne mon bassin. Ta trompe se déroule et s'enroule au dessus de ma tête, fait vibrer l'air d'obscurs mantras.

L'instant de ton plaisir ultime est enfin arrivé !

Tout va recommencer.

Quand je serai parti, tes trois fils se disputeront longtemps les restes de mon corps au pied de notre couche.

Mais il faudra revenir...

... cela montre que $hn = hc/l$ est de l'ordre de kT , ce qui entraîne que l varie comme l'inverse de T .

Et c'est terrible ! J'ai toujours pas compris. Si je suis T , l est le pire des salauds...

FIN

Viespe (Fermín Moreno González)

Radu avait six bras, mais ce n'était pas un monstre comme les autres.

Lui, il pouvait sortir.

Il se regarda avec complaisance dans le miroir de sa chambre : grand, robuste, cheveux châtain sans début de calvitie, tempes argentées et regard de celui qui cache quelque chose d'interdit. Il sourit et prit grand plaisir à faire encore jouer ses deux petites extrémités musclées pour ensuite les relier au tronc au moyen de deux sangles élastiques. La nuit était froide, parfaite.

Il enfila sa vieille veste noire et quitta la tente du cirque.

Comme toujours, Madalin se promenait sur l'esplanade extérieure. Le nain, solitaire, sortait de la séance du matin. Il ne s'éloignait jamais de plus de quelques mètres de l'enceinte.

« On se dégourdit les jambes ? demanda Radu.

— Fous le camp, Tarentule !

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Je te présenterai à quelques amies... »

Madalin trembla légèrement, mais il s'habitua à ce genre de propos. Radu fit encore un essai :

« J'en connais une qui ressemble à Irina. Pour le double d'argent, tu pourrais... »

Madalin regimba puis poussa un glapissement sonore.

« Cochon... tu... tu l'as... » balbutia-t-il, et il avança vers Radu.

Radu continua à marcher, dos tourné, jusqu'à la clôture. Il savait bien où se trouvait sa limite. Il appuya un coude sur la clôture.

Madalin recula en se balançant. Trop près du monde extérieur.

« Les papillons devraient voler, Madalin. »

Radu se perdit dans la nuit.

Irina était belle, mais elle ne pouvait abandonner le spectacle de la *Feria*. Une fine membrane prenait naissance dans ses hanches et enveloppait complètement ses bras. Dragosi, le patron du cirque, était en train de peindre la peau des ailes de la femme papillon avec de la peinture bon marché. Chaque semaine, il changeait de couleurs et de motifs, comme un enfant qui peint des soldats de plomb. À sa façon, il aimait Irina presque autant que Madalin. Mais, contrairement à celui-ci, il pouvait jouer avec elle.

Radu préférait les femmes normales, mais Irina était différente. Madalin l'aimait. Alors Radu se mit à la courtiser. Et il fit quelque chose de plus : il lui donna espoir.

Ce soir-là, Radu mena Irina jusqu'à la falaise. Il drogua le vin de Dragosi et menaça de mort les autres monstres s'ils parlaient. Madalin, lui, ne put franchir la clôture.

« Tu es née pour voler, Irina. Vole pour moi. Vole, et le monde t'admira. Ensuite, tu pourras être normale. »

Irina paraissait incrédule, mais Radu lut l'espérance dans ses yeux.

« Vole, Irina, vole. »

Irina crut ce qu'il disait.

La mort venait fréquemment au cirque des monstres, mais Dragosi fit ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il interrompit le spectacle pendant plusieurs jours et emporta le corps disloqué d'Irina dans le hameau des Carpates où il l'avait rencontrée. La consanguinité qui y régnait produisait un fort pourcentage de difformités. Et il fallait trouver un remplaçant.

Arc-bouté contre le vent glacé, Radu traversa le terrain découvert et entra dans le village. Il consulta l'adresse qu'il gardait dans sa poche et demanda à quelques gens du coin de lui indiquer le chemin.

« Tu es seule ? »

La femme exhalait un parfum de fruit, le désir insatisfait, la routine et la recherche angoissée d'autre chose.

Il allait se l'envoyer.

« Andrei est en voyage, il sera absent une semaine. »

Radu entra et ferma la porte.

« Montre-les-moi », lui demanda-t-elle.

Radu se dévêtit au-dessus de la ceinture, enleva les sangles et lui montra ce qu'elle était allée voir sous la tente.

La femme inspira, bouche bée de saisissement.

« C'est incroyable... De près, elles sont encore plus incroyables... Tu ressembles à une araignée. Tu peux les replier ?

— Je peux te piquer, si tu veux.

— C'est ce que j'attends.

Il baissa son pantalon, leva la jupe, enleva la culotte de la femme, jeta celle-ci sur le matelas et la pénétra. Elle gémit en sentant quatre petits bras qui lui entouraient les hanches et les côtes. Radu lui couvrit la bouche de sa main droite supérieure et lui assujettit le bras de sa main gauche normale.

Elle paraissait aimer ça jusqu'au moment où elle se rendit compte que les deux autres bras droits de Radu lui pressaient le poignet gauche contre le lit. Alors elle comprit. Elle tenta de se débattre tandis que Radu lui mordait le cou avec application ; bientôt, elle cessa de se défendre. Elle accepta la mort et se vida peu à peu de son sang, tandis qu'il restait planté en elle, arrimé par ses six bras.

« Mère... murmura Radu. »

« Tu as de beaux yeux, dit Irina qui aidait le petit à entrer dans sa cage.

— J'en ai quatre, répondit Double Tête.

— Ils sont beaux. »

Double Tête se mit à pleurer. Caché entre les chaises du public, Madalin fit de même. Il croyait que personne ne s'en était rendu compte.

Trois jours après la chute d'Irina, Dragosi revint sous la tente. Les monstres étaient restés deux jours sans manger.

« Couleuvre ne se réveille pas, et Simio a très mal au bidon. Nous avons très faim, se plaignit Madalin.

— Vous pourrez partir quand vous voudrez. Je ne vous ai jamais retenus », répondit Dragosi, montrant du doigt l'extérieur de la tente.

Le Nain, l'Homme montagne, la Mouche, Double Tête et les autres, à l'exception de Tarentule se regardèrent. Leur geôlier, ce n'était pas Dragosi, mais le monde extérieur.

« Je n'ai pas faim. Je peux sortir, dit Radu aux autres. Qui est la nouvelle ?

— Elle s'appelle Viespe. »

La taille de Viespe était si fine qu'un costaud pouvait la tenir dans ses mains, son corps était un jonc aux formes vaguement féminines, aux bras et aux muscles noueux et fins comme des branches de prunier. Ses yeux étincelaient, noirs et insondables.

« Une gitane qui s'est échappée de Birkenau. Elle finira par prendre du poids », commenta Radu.

Viespe déploya les ailes de ses épaules.

« Elle ne dit jamais un mot », sourit Dragosi.

Certains, comme la Mouche, évitaient de regarder Radu. D'autres se faisaient tout petits, comme Double Tête. D'autres encore, comme Simio, étaient plutôt débiles. La Guêpe était différente. La Guêpe ne soutenait pas son regard, elle l'observait. Radu commença à se sentir surveillé et y trouvait plaisir.

Il voulut posséder la nouvelle quand, par une froide matinée, il la vit sortir de la tente à peine assez vêtue pour affronter le monde extérieur.

« Viens dans ma chambre, Viespe », lui demanda-t-il, le soir même.

Viespe fit simplement oui de la tête et le suivit.

Ils burent du vin de Cotnari que Radu gardait caché sous sa paillasse.

Après le cinquième verre, Radu se déshabilla et déploya ses six bras en direction de Viespe. Elle le repoussa contre le lit. Radu ne fut pas plus surpris du geste que de son manque d'érection. Trop de vin. La tête commençait à lui tourner.

Viespe se dévêtit, découvrant, entre ses cuisses, un appendice fin comme un bâtonnet et long comme une bouteille. Elle prit Radu par les bras supérieurs et planta aussitôt son appendice dans son ventre. Radu avait beau être soûl, il poussa un cri.

Il entendit quelqu'un qui criait quelque part :

« Dans le village d'Irina, tout le monde est de la famille ! »

Au réveil, tout le monde se trouvait dans sa chambre. Dragosi, Mouche, le Nain, Double Tête, tous. Jusqu'à Couleuvre qui était sorti de sa léthargie. Il y avait aussi les sangles, et les bras qui étreignaient l'armature du grabat.

Depuis, tous attendent. Ils le droguent et attendent. Ils attendent que l'œuf de la guêpe naisse à l'intérieur de Tarentule et lui dévore peu à peu les entrailles. Il faut qu'il reste vivant jusqu'au moment où il accouchera du fils de Viespe. Le nouveau monstre de la *Feria*.

FIN

BIOGRAPHIE DES AUTEURS

Pierre Jean Brouillaud, qui a beaucoup roulé sa bosse et exercé plusieurs professions – dont celles de journaliste et de traducteur – a publié, en littérature générale, chez Calmann-Lévy, un roman (*Les Aguets*) et deux recueils de nouvelles d'inspiration fantastique (*La Cadrature* et *L'Angle droit*), avant de passer à la science-fiction. En 1975, il a fait paraître *Tellur* dans la collection « Ailleurs et Demain » (Robert Laffont).

En 1996, il a donné aux éditions La Geste un recueil intitulé *L'Oeil de pierre*.

Il a publié plus de 70 nouvelles dans de nombreuses revues françaises et étrangères. Ses novellaes ont notamment paru dans *Antarès* et *Miniature*.

De 1987 à 1997, il a présidé INFINI, association des littératures de l'imaginaire d'expression française. Il s'est employé à développer les relations avec les littératures des autres pays d'Europe et a aussi publié, à ce titre, plusieurs traductions de l'italien, de l'espagnol et du portugais.

Les Soirées du Blue Buzzard, son recueil déjà paru en numérique en français et en italien aux éditions italiennes EDIZIONI SCUDO dans la collection « Longs Stories », va paraître en édition papier. Et en français !

Alain Emery a quarante ans et vit en Bretagne. Cet inconditionnel de Faulkner, Giono, Banks, Aymé, Vautrin, nouvelliste depuis 2002 a eu la chance de remporter quelques concours de nouvelles : Delarue Mardrus 2002, Fontaine Française 2003, Scribo 2004, Matricule des anges 2005... A publié dans plusieurs revues : L'Encrier renversé, Portique, Brèves... Depuis deux ans, ses nouvelles circulent sur le Net : Rayon du polar, Huggy Home, Pleutil, Bonnes nouvelles... En 2003, il publie *On n'a pas tué tous les affreux* aux éditions Alna, et récidive cette année avec *Canaille et Compagnie*, aux éditions de la Tour d'Oysel.

Sergio Gaut Vel Hartman est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : Ráfagas, Parpadeos, Químicamente impuro et Breves no tan breves.

> <http://cuentosgvh.blogspot.com/>

Serena Gentilhomme serait née à Florence un 13 février de notre siècle. On dit qu'elle vit à Besançon et travaille à la Faculté de Lettres où elle enseigne l'Histoire du cinéma italien (tendance fantastique et horreur). Elle aurait également été Maître de Conférence (Italien) au CRLE, participant à des colloques consacrés au Fantastique à l'Université de Grenoble III. Ce ne sont que de vagues pistes car Serena s'amuse de temps à autre à faire glisser cette peau tout sourire, sociable et cultivée, pour écrire et musarder hors des entiers communs. Elle s'est nourrie de Fantastique depuis son plus jeune âge et a grandi dedans avec délectation... Ne craignons pas de dire qu'elle est devenue, au fil des parutions (voir sa bibliographie), un des auteurs francophones majeurs du fantastique moderne. Ecriture ciselée et construction rigoureuse du récit, cruauté teintée d'humour noir, sexualité baroque.

Son imagination particulièrement diabolique nous promet encore bien des émotions. Nouvelles, études, romans et traductions sont aujourd'hui au rendez-vous. Serena a publié, en collaboration avec Claude Bolduc – nouvelliste québécois : *Prime Time*, roman, aux éditions Interkeltia.

Fermín Moreno González est Traducteur littéraire du français, anglais et italien à l'espagnol ; il gère aussi une agence de traduction, F&B Written Art. Comme écrivain, ses nouvelles et poèmes ont été publiés dans maintes maisons d'édition espagnoles : revues Cthulhu (Diábolo Ediciones), Parnaso (Ediciones Parnaso), Calabazas en el trastero (Saco de Huesos), Historias Asombrosas (Scifiworld), Lhork... et anthologies : La sangre es vida (Mandrágora), Monstruos de la razón II (Saco de Huesos), Antología Z vol. 2 (Dolmen)... Quelques uns de ses textes ont paru dans le magazine anglais Twisted Tongue (numéros 15 et 16) et dans le fanzine québécois Horrifique (numéro 49). Son premier roman de fantaisie comique, Forastero en cuerpo extraño (Ed. Parnaso) a été publié en 2005. À la fin de l'année va sortir son deuxième roman et un troisième recueil de ses nouvelles l'année prochaine.

Il est aussi l'éditeur d'Ediciones Tusitala, un petit projet qui marche depuis 2003, et qui publie la revue SABLE (7 numéros parus en espagnol et 1 en français).

> <http://escribadetinieblas.blogspot.com/>

José Vicente Ortuño a 48 ans et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait. Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, Ciencia Ficción y Terror.

> <http://www.vialibris.tk/>

Jean-Pierre Planque est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 250 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Tanya Tynjälä est née au Pérou et vit aujourd'hui aux Philippines, après avoir vécu à Helsinki où elle a travaillé comme professeur de langue et culture à l'École Polytechnique à partir de 2003. Elle a fait ses études à l'École Normale de Lima, à l'Université Stendhal - Grenoble 3 (Maîtrise en FLE) et prépare actuellement son doctorat en philologie française à l'Université de Helsinki. Elle est aussi correspondante de Velero 25 (Web de science fiction - Pérou) et de Re-vista

(Argentine) où elle publie mensuellement des articles sur la Finlande (Nuevas cartas finlandesas).

Publications : La Ciudad de los Nictálopes. Editorial Norma - 2003, Bogota - Colombie.

En anthologies :

La Estirpe del sueño : Narrativa peruana de orientación fantástica. Gonzalo Portals. Ediciones el Lamparero Alucinado - 2007, Lima - Perou.

Breves, brevísimos. Antología de la minificción peruana. Giovanna Minardi. Ediciones el Santo Oficio - 2006, Lima - Perou.

Canto a un prisionero. Editorial Poetas Antiimperialistas de América - 2005, Ottawa - Canada.

> <http://www.tanyatynjala.com/>

Emmanuelle Urien est angevine de naissance, bretonne de cœur et toulousaine d'adoption... en attendant la suite ! Formation universitaire en langues, puis en finances internationales, allez savoir pourquoi puisqu'aux chiffres, elle a toujours préféré les lettres. A consacré quelques années de la vie qu'on dit "active" à diverses entreprises en France et ailleurs. Ne se trouvant guère d'affinités avec ce monde, elle décide, un jour où l'occasion se présente, de s'adonner à l'écriture au grand jour, et s'en trouve mieux depuis. Ses nouvelles sont publiées en revues (une trentaine de titres) et en recueils collectifs (une quinzaine), le plus souvent à la faveur de la centaine de concours littéraires auxquels ses textes ont été primés ces trois dernières années. Parutions récentes (recueils) : *Court, noir, sans sucre*, Éditions L'être minuscule, décembre 2005. *Toute humanité mise à part*, Éditions Quadrature, février 2006. *La Collecte des Monstres*, Gallimard, Collection blanche, mars 2007. *Tu devrais voir quelqu'un*, Gallimard, collection blanche, mars 2009.

> <http://www.emmanuelle-urien.org/>



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.
Toutes les nouvelles de « Pièges mortels » sont parues sur le site :
<http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>